



MOLLY O'KEEFE

*Coup d'éclat*

&

*Confidence pour confidence*

J'AI  
LU  
POUR elle

SÉLECTION *Affaires privées*



Coup d'éclat

---

Confidence pour confidence

*Pour la présente édition*  
© Éditions J'ai lu, 2019

MOLLY  
O'KEEFE

Coup d'éclat

---

Confidence  
pour confiance

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Zeynep Diker*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupourelle.com](http://www.jailupourelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titres originaux*

WILD CHILD

*Éditeur original*

Bantam Books, an imprint of The Random House Publishing Group,  
a division of Random House, Inc., New York

NEVER BEEN KISSED

*Éditeur original*

Bantam Books, an imprint of The Random House Publishing Group,  
a division of Random House, LLC,  
a Pinguin Random House Company, New York

© Molly Fader, 2013, 2014

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2017

Coup d'éclat





*À tous ceux qui ont fait semblant un jour...  
Quoi que ça veuille dire.*



# 1

## *Six mois plus tôt*

Jackson Davies savait pourtant à quoi s'en tenir. Vraiment. Il y avait les amis pour qui on pouvait réaliser des travaux difficiles gratuitement, et les autres.

Sean Baxter appartenait décidément à la seconde catégorie. Malgré tout, Jackson parvint à tomber des nues quand Sean s'assit pour regarder la télé alors qu'il s'affairait à poser des plaques de plâtre.

— Tu te fiches de moi !

Jackson jeta le papier de verre par terre. Il était couvert de poussière, de crasse et de sueur. Ça le démangeait. Partout. Accepter d'aider Sean à retaper le vieux bar familial, *L'Abreuvoir*, lui avait semblé une bonne idée quatre mois plus tôt. Un peu de travail physique, des parties de rigolade avec les potes.

Or, jusqu'à présent, Jackson et Brody, le frère de Sean, se coltinaient tout le boulot.

*Ça t'étonne ? C'est exactement comme à l'école primaire.*

— Je veux juste regarder cette rubrique d'*America Today*.

Le masque de protection de Sean était repoussé sur sa tignasse rousse, révélant un cercle de peau bien net autour de ses lèvres. Jackson et Brody devaient sans doute avoir l'air tout aussi ridicules. Jackson allait avoir besoin d'une bonne douche avant de se rendre à la mairie.

— Monica Appleby va passer, ajouta-t-il. L'auteure de...

— Tu sais que j'ai un travail qui m'attend ? Un vrai travail.

Jackson ôta sa ceinture porte-outils. Derrière lui, Brody continua de poncer le buffet en acajou qu'il rénouvait. Il était en ville pour la semaine entre deux boulots et s'était engagé à assurer les fonctions de charpentier-esclave pour cette courte période.

Jackson ne pouvait rien pour lui.

— Je suis sûr que Bishop survivra à ton absence un vendredi matin.

— Je suis maire, Sean. Je ne peux pas prendre congé toute la matinée.

Et en vérité, trimer à *L'Abreuvoir* lui était plus facile qu'entrer dans la mairie, ces derniers temps.

Bishop, commune de l'Arkansas, se mourait. Lentement, d'une plaie financière que Jackson ignorait comment réparer. Et Jackson s'enorgueillissait de pouvoir réparer n'importe quoi.

Au moins les cloisons qu'il montait au bar lui procuraient-elles un sentiment d'achèvement.

— Je m'en vais, dit-il. J'ai une réunion avec le conseil municipal, et...

— Chut ! La voilà !

Sean monta le son et même Brody fut contraint d'interrompre son travail acharné pour regarder l'écran.

Monica Appleby était assise sur le canapé dans la pièce verte d'*America Today*. La star de télé-réalité devenue écrivaine était partout dernièrement. Et chaque fois que Jackson l'apercevait en couverture d'un magazine ou à la télévision, la même idée lui traversait l'esprit : *cette nana est un aimant à problèmes*.

Cette beauté à la chevelure de jais et aux iris violets était aussi éclatante qu'un diamant, mais dégageait un je-ne-sais-quoi de sulfureux. Il y avait quelque chose chez Monica qui lui évoquait toutes les choses

moralement répréhensibles dont Jackson s'était privé ces sept dernières années. Le bourbon coûteux, la tequila bon marché, les belles femmes dont il ne souhaitait guère connaître le nom, les dîners à base d'entrecôtes, le Strip de Las Vegas, les tickets de stationnement non payés... La totale.

Elle était l'incarnation humaine et incroyablement sublime de tout ce qu'il voulait et ne pouvait avoir.

Il avait mal rien qu'à la regarder.

— Tu te souviens d'elle ? fit Sean. Quand on était gosses ?

Une gamine de six ans, terrifiée, s'accrochant aux jambes de sa mère brutalisée.

— Évidemment que je m'en souviens !

Le bref et cauchemardesque séjour de cette fille à Bishop avait été une période noire, pour lui comme pour la ville, dont les habitants s'étaient alors tous changés en voyeurs. Ces hommes et femmes respectables avaient pourtant mieux à faire que s'attrouper devant le commissariat pour espérer apercevoir Monica et Simone Appleby et toutes leurs souffrances.

— J'adorais l'émission où elle apparaissait avec sa mère, soupira Sean.

Jackson n'avait aucune envie de parler de l'épouvantable série de télé-réalité que les Appleby avaient infligée au monde des années auparavant. Monica avait été une adolescente infernale, et l'impuissance de sa mère à la maîtriser avait donné lieu à un programme télévisuel immensément populaire, quoique de courte durée.

Simone avait sa propre émission à présent, tout aussi mauvaise que la précédente.

— Il faut que je file, répéta Jackson.

— On se voit plus tard ? lui demanda Brody dont les cheveux noirs étaient retenus par un bandana.

Il avait l'air d'un gros dur tandis que son frère ressemblait à un farfadet avec de la poussière de plâtre plein les cheveux.

— Je dois chercher Gwen après l'école. Elle a un entretien pour l'université du Mississippi.

— Je n'arrive pas à croire que ta sœur ait déjà l'âge d'aller à la fac, soupira Brody.

Gwen n'avait que seize ans, mais elle était beaucoup plus intelligente que ses camarades. Et Jackson était tellement désesparé qu'il était prêt à la laisser partir.

— Vous pourriez la fermer deux minutes ? grommela Sean. J'essaie d'écouter !

— Nous nous entretiendrons avec Monica Appleby, mais d'abord discutons des efforts d'un P-DG pour réindustrialiser les petites villes américaines, annonça Jessica Walsh, la présentatrice d'*America Today*.

— Oh, Jessica ! J'ai toujours su que tu étais une allumeuse, dit Sean avant d'attraper la télécommande pour baisser le son.

— Attends ! (Jackson l'arrêta. L'industrie et les petites villes américaines figuraient parmi ses obsessions du moment.) Laisse.

Captivé, Jackson s'avança vers la télé tandis qu'un homme séduisant aux yeux bleus perçants et aux cheveux blonds décoiffés qui lui donnaient l'air d'un croisement entre un surfeur et une star de cinéma emplissait l'écran. Ses dents étaient comme deux rangées de perles. Blanches et étincelantes.

— Dean Jennings, P-DG de Maybream Crackers, les fabricants des Crispity Crackers et des Maybream Crème Cookies, a décidé de relocaliser son usine de l'Amérique latine aux États-Unis, reprit Jessica, qui parvenait à rendre les crackers sexy.

— Ces biscuits sont dégueu, marmonna Sean.

— Moi, j'aime bien, répliqua Brody.

— Ça ne m'étonne pas !

Jackson attrapa la télécommande et monta le volume.

— Mais ce n'est pas tout, poursuivait Jessica, jouant avec ses longues mèches blondes comme une strip-teaseuse danserait autour d'une barre. Il veut

réimplanter son usine dans l'une de nos petites villes. Pouvez-vous nous expliquer cette décision, Dean ?

— Maybream a vu le jour dans une petite usine dans la banlieue de New York. Il y a vingt ans, nous l'avons délocalisée en Amérique du Sud. (Le charme de Dean, son air sérieux et son sourire de commercial passaient bien à l'écran ; Jessica avait du mal à détacher les yeux de son interlocuteur.) Mais à l'instant où je vous parle, il y a dans toutes les villes américaines des usines vides et des ouvriers sans emploi. Et j'ai pris conscience... que je ne pouvais pas rester les bras croisés pendant que notre industrie disparaissait, surtout quand il m'était possible d'agir. Je représente une petite entreprise et ne suis pas en mesure de bouleverser l'économie, mais j'ai compris que je pouvais changer l'avenir d'une petite ville américaine en y réimplantant le siège ainsi que le site de production de Maybream Crackers.

— Tout ceci est follement excitant, répondit Jessica. Mais d'après moi, le plus excitant, et en toute franchise, le plus malin en matière de relations publiques, c'est votre collaboration avec *America Today*. (Elle sourit à la caméra.) Et vous, chers téléspectateurs, vous aurez la chance de voter pour votre ville préférée !

— C'est excitant, en effet, et je ne sais pas si c'est malin, mais j'ai pensé que ce serait amusant.

Dans la bouche de Dean, sauver une petite ville sonnait comme un voyage à la mer.

— Expliquez-nous le déroulement des opérations.

Jessica se pencha sur le bureau, comme suspendue aux lèvres de Dean. Ou peut-être était-elle simplement hypnotisée par ses dents.

— Le formulaire de candidature pour désigner une ville est disponible sur Internet, et mon équipe et moi-même examinerons attentivement chaque entrée. Nous choisirons les six qui correspondent le mieux à nos besoins en matière d'infrastructures et de communauté. Une fois que nous aurons nos demi-finalistes,

*America Today* fera le voyage avec moi pour observer ces six concurrents de près.

— Voilà un aspect intéressant du concours, dit Jessica. Que recherchez-vous dans une communauté ?

— Eh bien, soupira Dean. Comme nous y installerons notre siège social et notre personnel, il nous faut un lieu qui donne envie d'y fonder une famille. Un endroit simple où il fait bon vivre, mais tourné vers l'avenir et offrant des activités pour les enfants comme pour les parents. Et déjà doté d'une usine.

Oh, Seigneur ! Jackson avait l'impression que cet homme lui chantait la sérénade !

— Ce type ne saurait pas reconnaître un endroit simple s'il l'avait sous le nez ! grommela Sean.

Jackson lui jeta un regard noir par-dessus son épaule.

— Quoi ? s'écria l'autre. C'est un pourri, ce mec. Ça saute aux yeux.

Derrière lui, Brody acquiesçait.

Jackson les ignore, car son cœur était sur le point d'exploser.

*Un endroit simple où il fait bon vivre ! Tourné vers l'avenir ! C'est tout nous !*

Et, cerise sur le gâteau, Bishop possédait une usine : un établissement spécialisé dans la transformation des gombos, fermé depuis cinq ans. Le bâtiment se dressait là, vide, au sud de la commune. Un rappel de ce qu'elle fut jadis. Et désormais, un cimetière pour une centaine de boulots perdus.

En tant que maire, Jackson essayait depuis trois ans d'attirer de nouvelles entreprises, de nouvelles industries pour maintenir sa ville à flot, mais il n'avait osé rêver de rouvrir la conserverie.

— Après que j'aurai arrêté mon choix sur les trois finalistes et me serai assuré que ceux-ci possèdent des usines adaptées à Maybream Crackers, poursuivait Dean, je laisserai les Américains voter pour désigner le vainqueur. Et ensemble, nous changerons l'avenir de l'heureuse élue.



— Les candidatures doivent être déposées à la fin du mois, dernier délai, souligna Jessica. Alors si vous connaissez une ville qui selon vous serait idéale pour Maybream Crackers, rendez-vous sur notre site Web !

Un bandeau avec l'adresse du site Internet défila en bas de l'écran.

— Donnez-moi de quoi écrire, s'écria Jackson en tendant la main. Vite ! Avant que ça disparaisse.

— La vache, vieux ! soupira Sean en lui passant un crayon de charpentier petit et oblong. Tu peux retrouver tout ça sur Google, tu sais.

Jackson griffonna l'information sur le mur qu'il avait en partie poncé. Celui-ci serait repeint, mais cela n'empêcha pas Sean de gémir comme si Jackson venait de dégrader le Taj Mahal.

— Dean, conclut Jessica, merci infiniment d'avoir accepté notre invitation et de vous associer à nous pour ce grand projet. J'espère que d'autres entreprises américaines en prendront note et relocaliseront leurs usines sur le sol américain.

— Moi aussi, Jessica. Merci de m'avoir reçu.

Un dernier sourire de vedette de cinéma et Dean Jennings s'en alla.

Ce fut la coupure publicitaire et Jackson baissa le son avant de se tourner vers ses amis.

Leurs expressions sceptiques n'eurent aucune prise sur son enthousiasme débordant.

— Vous avez entendu ça ? C'est comme s'il parlait de Bishop ! (Il brandit un poing victorieux dans les airs. Et il se sentait si confiant, si enjoué, qu'il recommença. Il n'avait pas tellement eu de raisons de manifester ainsi sa joie récemment.) C'est pile ce qu'il nous faut ! Voilà exactement ce dont Bishop a besoin.

— Une émission télé ?

— Quelqu'un pour rouvrir l'usine ! Créer des emplois. De nouveaux emplois. Pour Bishop ! (Le soulagement et l'excitation enivraient Jackson.) Oh, bon sang ! Vous y croyez, vous ? C'est parfait.

— Ce n'est pas gagné, lui fit remarquer Brody.

— Moins ça a de chances de réussir, plus j'y crois, répliqua Jackson. Je suis le roi des situations désespérées.

Ce n'était pas tout à fait vrai, mais il était porté par un élan d'optimisme à toute épreuve.

Sean, comme tout cynique qui se respecte, fronça les sourcils.

Cela suffit à refroidir la bonne humeur de Jackson.

— Ce n'est pas parce que la tête du mec ne te revient pas...

— On ne peut pas se fier aux types comme lui. C'est un fait. Ils obtiennent toujours tout ce qu'ils veulent, déclara Sean.

— Bishop est à l'agonie, Sean. À l'agonie ! On a besoin de cette publicité.

— D'accord, mais une émission de télé ? Et laisser les Américains voter ? Ce genre de truc, c'est toujours bidonné.

— Tu veux que les gens viennent à *L'Abreuvoir* ? Pas seulement les clients réguliers, mais de nouvelles personnes ? Des jeunes ? Des nanas canons ?

— Des canons, ce serait top.

— Tu veux que tes enfants...

— Je n'ai pas d'enfants.

— Mais tu en auras un jour, et tu voudras leur épargner une heure de trajet en bus pour aller à l'école, non ? Si nous ne changeons pas notre base d'imposition, nous perdrons nos écoles. Point. Une occasion pareille pourrait ne jamais se représenter. La ville est exsangue, Sean. Un tiers de la population est parti...

— Je suis au courant.

Sean leva les mains en signe de reddition, mais ne se départit pas de son air renfrogné.

— Dans ce cas, quel est le problème ?

Si Jackson avait été du genre bagarreur, il aurait décroché une droite à Sean Baxter il y a des années.

Au jardin d'enfants, peut-être. Et sûrement une centaine de fois après. Rien que pour cette mine boudeuse. Toujours à douter. Toujours à chipoter.

— Tu te rappelles quand on jouait au base-ball au lycée ?

Jackson jeta un coup d'œil à Brody, comme pour dire : « Tu ne voudrais pas m'aider, là, c'est quand même ton frangin ? » mais ce dernier se remit à poncer le mur comme si de rien n'était.

— Comment pourrais-je l'oublier ? On détenait le pire record de l'État.

— On était nuls, c'est vrai. Mais tu sais ce que je me rappelle à propos de toi ? poursuivit Sean.

— Je n'ose l'imaginer.

Sean se pencha sur le comptoir enveloppé par les rayons du soleil et la poussière tourbillonnant dans l'air, et braqua le regard sur les yeux bleu pâle de Jackson.

— Tu voulais frapper un coup de circuit, chaque fois. Même quand un simple coup sûr aurait suffi, tu cognais sur cette balle comme si elle avait insulté ta mère. Comme si le destin de l'univers dépendait de la force que tu mettais dans ton geste.

— Et grâce à moi, notre équipe enchaînait les coups de circuit.

— Ainsi que les retraits.

Exact.

— Où veux-tu en venir, Sean ?

— J'ai pensé que tu étais fou quand tu as décidé de te présenter à la mairie, mais je t'ai soutenu. Mais cette émission... cette idée... Ça donne l'impression que tu t'acharnes, comme au base-ball.

Jackson s'avança et planta son index dans le sternum de son ami d'enfance.

— C'est précisément ce que je fais, Sean. Et je ne compte pas tergiverser.

Il jeta un coup d'œil au mur et mémorisa l'adresse du site Internet qu'il y avait griffonnée.

Le programme de la journée avait entièrement changé. Il devait s'occuper de remplir ce formulaire de candidature, et vite. Il ne savait même plus qui gardait les clés de l'usine. La mère de Shelby Monroe la dirigeait à l'époque ; peut-être les avait-elle. Il attrapa son portefeuille qu'il avait posé sur l'appui de la fenêtre et sortit du bar par cette chaude matinée de l'Arkansas.

En tant que maire de Bishop, petite ville de quatre mille deux cents habitants, il s'évertuait à arranger tout ce qui n'allait pas au sein de la communauté, et cela, afin de pouvoir la quitter.

Et cette émission lui offrait son ticket de sortie.

*Aujourd'hui*

Vendredi matin, quand Jackson entra *Chez Cora*, la clochette de la porte tinta et vingt paires d'yeux se tournèrent aussitôt vers lui. Tous les matins de la semaine, ils se retrouvaient au café et attendaient qu'il arrive avec le courrier. Le conseil municipal, les commerçants, Ben du journal... tous le dévisageaient. Avec espoir. Dans l'expectative.

Dans l'attente de ce moment.

Jackson leur présenta la lettre avec un sourire triomphant.

— On est pris !

Cris de joie et applaudissements emplirent la salle, on lui tapa dans le dos, on lui serra la main. Ben le fit asseoir dans le box du coin tandis que Cora lui apportait un morceau de tarte à la rhubarbe.

— Alors ? s'enquit Ben une fois que les acclamations se furent calmées.

Tout le monde s'installa sur les chaises et les banquettes, le dos au comptoir et le visage tourné vers Jackson. Ce dernier mit son dessert de côté ; il avait horreur de manger quand les gens le regardaient.

— Que va-t-il se passer, maintenant ? ajouta Ben.

— Eh bien, répondit Jackson, en tapant le bord de l'enveloppe contre la table. (Un coup sec. Assuré. Le son lui plut et il recommença.) Bientôt, Dean Jennings

arrivera à Bishop accompagné d'une équipe d'*America Today*. Dean examinera notre usine et l'équipe de tournage filmera quelques séquences qui seront montées, puis diffusées pendant l'émission.

— Quel genre de séquences ? s'enquit Cora.

Ses bras étaient croisés par-dessus son tee-shirt sur lequel on pouvait lire : « Ne me cherchez pas de noises tant que je n'ai pas mangé de tarte ! » Ses cheveux noirs, courts et sans artifices, étaient cachés sous un foulard en soie sauvage noué de façon complexe autour de sa tête. Elle paraissait à la fois méfiante et avide de savoir la suite. C'était une vraie force de la nature.

— Des séquences sur nous. Sur Bishop. Ils disent dans la lettre que celles-ci raconteront notre histoire, répondit Jackson.

Se rappelant les paroles prononcées par Dean pendant *America Today*, il se mit à suer à grosses gouttes, mais il ne pouvait le montrer. Il y avait déjà assez de sceptiques réunis dans la salle.

Le soleil matinal qui entrait par les larges fenêtres faisait rutiler le chrome ; le vinyle rouge des sièges flamboyait presque. Cependant, les visages présents étaient usés. Las. Les réserves d'espoir étaient bien maigres à Bishop ces derniers temps.

— Le centre de création artistique de Shelby Monroe, le *Peabody*, Chez Cora.

Il ouvrit grand les bras, s'efforçant d'afficher son plus beau sourire, et leur désigna le restaurant où ils se trouvaient tous. L'ambiance rétro des lieux ainsi que l'excellente cuisine du Sud avaient été remarquées dans les guides gastronomiques.

— Ils tiennent une bonne histoire avec nous. Une histoire incroyable !

— Tout juste ! renchérit Cora. On devrait être fiers. On devrait hurler sur les toits combien on a trimé dur !

Cora – que Dieu la bénisse, elle et sa tarte à la rhubarbe ! – était l'une de ses plus ferventes supportrices

depuis le début. Elle comprenait que remporter la compétition serait profitable à Bishop. Et vu le travail colossal qu'elle avait effectué dans son *diner*, elle misait énormément sur l'afflux de touristes que générerait le concours.

Jackson prit la lettre et en lut la dernière partie.

— « Une fois le tournage terminé, *America Today* diffusera l'ensemble des images à la fin du mois de juillet. Dean Jennings sélectionnera les trois villes finalistes. Des équipes techniques et des reporters d'*America Today* retourneront dans chacune d'elles pour filmer en direct... »

— La Nuit de la Country à *L'Abreuvoir* ! lança Sean, toujours prêt à faire de la pub pour son bar.

— La Nuit de la Country sera mise en suspens jusqu'à l'issue de la compétition, dit Jackson.

L'événement était un véritable cauchemar où la gnôle coulait à flots. Et il était hors de question de l'inclure dans leur « histoire ».

— Qui es-tu ? s'écria Sean. Stellane ?

— C'est Staline, et non.

— Et pour le festival du gombo ? s'enquit Gloria, la chef de police.

— Oui ?

— Il a lieu début août. Les gens commencent déjà à organiser le défilé des chars et les filles se préparent pour le concours de beauté.

— Je bosse sur ma recette de chili, claironna Sean, faisant gémir bon nombre de personnes.

— Aucune raison de l'annuler, répondit Jackson. En fait, ce serait même un joli bonus pour notre récit. On devrait l'avancer au dernier week-end de juillet.

D'aucuns acquiescèrent. Cette année, on célébrait le centenaire du festival, et bien qu'il ne restât plus une seule usine de gombo en activité dans tout l'Arkansas, les habitants tenaient à leur tradition.

— Bien, fit Cora. Que devons-nous faire ?

— Ne laissez pas traîner vos voitures sur le gazon. Arrosez vos pelouses, plantez des fleurs. Nettoyez vos perrons.

Il regarda fixement Gloria, dont le mari était incapable de passer devant un vide-garage sans emporter un vélo qu'il était sûr de pouvoir réparer et revendre. Leur jardin ressemblait à un cimetière à bicyclettes.

— On n'est pas les seuls ! protesta cette dernière.

— Non, nous sommes tous concernés, en convint Jackson. Je dois repeindre les finitions de ma maison. Je sais que la plupart d'entre vous sont dans le même bateau.

— Qui va payer pour tout ça ? questionna Jim Shore.

Jim était le maire en fonction quand l'usine de transformation de gombos avait exhalé son ultime souffle, mettant une partie de la ville au chômage. Il en avait eu une crise cardiaque. Certains jours, Jackson était certain qu'il suivrait les pas de son prédécesseur.

— Écoutez... faites simplement ce que vous pouvez. Demandez de l'aide si vous en avez besoin. Je sais que Sean adorait donner un coup de main pour la peinture.

— Très drôle, Jackson, grommela l'intéressé, ce qui provoqua le rire de l'assemblée.

— J'ignore quand Dean et la productrice arriveront, dans les prochains jours probablement, mais tâchons de... de nous présenter à eux sous notre meilleur jour. Montrons-leur que Bishop mérite cette seconde chance, que même sans tout ce tralala, notre ville vaut le coup d'œil. Qu'il faut croire en nous !

Il répétait ce petit discours de rassemblement depuis quelques jours déjà (il l'avait légèrement modifié au cas où ils n'auraient pas atteint les demi-finales) et vu la façon dont les visages s'étaient illuminés, cela avait eu l'effet escompté.

Il n'avait rien à envier à Mel Gibson dans *Braveheart*.



— Merci, monsieur le maire, dit Cora, levant sa tasse de café pour le saluer. Pour tout ce que vous avez accompli.

Il y eut quelques applaudissements. Même Sean reposa sa fourchette assez longtemps pour taper dans ses mains.

Jackson, qui n'aimait guère être au centre de l'attention et que les compliments mettaient mal à l'aise, se rassit sur sa banquette et baissa les yeux sur sa part de tarte. Il adorait la tarte à la rhubarbe, et celle de Cora était la meilleure qu'il avait jamais mangée. Un délice sucré et acidulé susceptible de vous boucher les artères en moins de deux.

Or curieusement, malgré sa victoire, il n'arrivait pas à manger.

*S'il vous plaît, pria-t-il, faites que je ne les déçoive pas. Pas maintenant, quand tant de choses sont en jeu.*

Si son plan fonctionnait, la ville se relèverait et il serait libre. Libre de quitter Bishop et sa toile collante d'attentes et de devoirs. Il pourrait emménager à Vegas, admirer les belles femmes qui, au premier signe d'intérêt de sa part, ne seraient pas tentées de lui cuisiner un ragoût et de lui parler de mariages printaniers. Il pourrait coucher avec des tas d'entre elles. Plusieurs en même temps, s'il le souhaitait. Il pourrait dormir tard, ou ne pas dormir du tout. Boire à l'excès. Sauter en parachute. Se faire tatouer, pourquoi pas !

Il pourrait faire ce qu'il lui chante.

Mais s'il échouait...

*Tu ne vas pas échouer, se répéta-t-il, même s'il ne se sentait plus du tout l'âme de Braveheart. Tu feras en sorte que ça fonctionne, tu réussiras, comme tu l'as fait jusqu'à présent.*

Il y avait plus difficile que redresser une ville au bord de la faillite.

S'occuper de Gwen, par exemple. Renoncer à sa vie. Savoir qu'il ne pouvait réparer ce qui était arrivé et se

faire rappeler cet échec chaque fois qu'il la regardait. Ça, c'était beaucoup plus difficile.

Cora se glissa sur le siège en face de lui, ses yeux bruns pétillaient d'excitation.

— Elle n'est pas bonne, ma tarte ?

— Si, bien sûr que si.

Jackson rapprocha son assiette et avala une grosse bouchée, malgré un estomac plein des attentes de tout le monde.

— C'est un chien, ça ? demanda la fille derrière le comptoir.

Elle avait le teint frais et lumineux, apanage de la jeunesse, et, semblait-il, des yeux dotés de rayons X.

— Grand Dieu, non ! mentit Monica Appleby, sans la moindre hésitation. Qu'est-ce qui vous fait penser que j'ai un chien ?

— Le porte-chien.

Gwen, d'après son badge, lui désigna le sac rose fluo muni de filets de protection sur les côtés que Monica, l'esprit embrumé par le chagrin et l'épuisement, avait posé sur le comptoir de la réception.

Monica observa l'objet du délit comme si elle le voyait pour la première fois, prête à aller jusqu'au bout de son mensonge si c'était nécessaire pour se rapprocher d'un lit.

Après le pire enterrement de tous les temps, un vol de nuit épouvantable (durant lequel le chien qu'elle n'avait pas, dans le sac qui n'était pas un porte-chien, n'avait cessé de geindre et de glapir comme s'il se faisait torturer par une clique de chats terroristes) et un mémorable trajet en voiture dès potron-minet jusqu'à ce trou paumé où des années auparavant sa vie avait été bouleversée par une balle, il était hors de question qu'elle se fasse refouler à cause d'un satané clébard.

— C'est donc à cela que ça sert ? fit-elle avec innocence.

— Ne vous en faites pas. Les chiens de moins de dix kilos sont admis au *Peabody*.

*Évidemment !*

— Eh bien, *si* j'avais un chien, vous m'en verriez rassurée.

La gamine n'était pas dupe ; Monica le devinait à son air grave, mais elle se sentit obligée de s'en tenir à son histoire. *Rien qu'une chose. J'ai besoin qu'au moins une chose aille comme je le souhaite ce soir.*

Gwen finit par hocher la tête, comme si elle s'était résignée à ce que Monica continue à mentir quoi qu'il arrive.

Monica voulut l'embrasser, ce qui en disait long sur son état. Elle était au bout du rouleau.

— La réservation est à quel nom ?

— Monica Appleby.

Il ne lui fallut qu'une poignée de secondes pour regretter de ne pas avoir donné un pseudonyme. L'adolescente leva les yeux vers elle, la bouche entrouverte. Elle observa fixement le buste, le visage et les cheveux célèbres de Monica, puis, comme le tout semblait correspondre à l'image que la plupart des gens se faisaient d'elle, elle poussa un couinement strident.

— Oh, mon Dieu, vous êtes...

Elle hocha la tête, s'efforçant d'esquisser un sourire plutôt qu'une grimace.

— Monica Appleby, je viens de vous le dire.

— Oh, mon Dieu !

Gwen se mit à s'éventer avec les mains, comme pour s'empêcher de défaillir.

— Respirez, dit Monica, parvenant à lui offrir un sourire sincère. (Ce réflexe qu'avaient les gens d'agiter les mains de façon théâtrale était toujours des plus divertissants.) On surmontera ça ensemble.

— J'ai adoré votre bouquin !

— J'en suis ravie.

— Vous avez vraiment couché avec toutes ces rock stars ?

— Ce sont *eux* qui ont couché avec moi, en fait. Nuance.

— Carrément ! (Gwen soupira comme si elle comprenait. Ce dont Monica doutait.) Vous semblez différente.

— Le look rockeuse/gothique, passé la trentaine, ça devient difficile à porter.

Après tout, même Joan Jett s'était assagie. Et Monica était loin d'être Joan Jett.

Gwen hocha solennellement la tête une fois de plus, l'air d'avoir déjà tout vu depuis son poste derrière le comptoir du *Peabody*.

— Alors... ma chambre ?

— Ah, oui ! Désolée.

Gwen pianota sur son clavier et Monica se détourna légèrement, posa le porte-chien par terre et parcourut les lieux du regard. D'après le site Internet sur lequel elle avait effectué sa réservation, le *Peabody* n'était pas seulement l'unique hôtel à cinquante kilomètres à la ronde, il détenait aussi le douteux privilège d'être la dernière demeure coloniale d'avant la guerre de Sécession de tout l'Arkansas.

Malgré son humeur maussade, Monica devait bien reconnaître que l'endroit était splendide. Le soleil entrait par les vitraux en rosace et ses rayons se réfractaient dans le lustre en cristal avant d'iriser le plafond à caissons et de se mirer sur les tableaux dépeignant des chiens, des chevaux et des champs de coton. Des reflets arc-en-ciel paraient les lambris, et le parquet était baigné de lumière.

D'élégants fauteuils en cerisier étaient rassemblés en petits groupes, n'attendant que l'occasion d'être utilisés lors d'un thé dînatoire. Une desserte à boissons ancienne sur laquelle étaient disposées des carafes remplies d'un liquide ambré étincelant trônait dans un coin, invitant les convives à se servir.

Aucune musique, ce qui lui permettait d'entendre le chant des oiseaux. Le calme.

Tous ces détails d'avant guerre soigneusement restaurés étaient magnifiques.

Si bien que sa peau la démangea et que respirer devint difficile. La crise de claustrophobie n'était pas loin.

*Ça va bien se passer, se répéta-t-elle. Tu as bien fait de venir ici.*

Non pas qu'elle ait tellement eu le choix, en fin de compte.

Elle prit soudain conscience du silence. Gwen l'observait, attendant sans doute qu'elle dise quelque chose.

— C'est très beau ! fit mine de s'extasier Monica en remontant ses lunettes de soleil sur son nez.

« En cas de doute, fais un compliment. » Elle appliquait souvent ce conseil de Jenna et n'avait encore jamais eu à s'en plaindre.

— Un travail effectué pour l'amour de l'art ! claironna Gwen avec un accent du Sud aussi local que les pêches et les noix de pécan, à croire qu'elle s'était mise à réciter le texte d'une jeune fille de l'aristocratie sudiste ; les employés de réception devaient probablement apprendre un petit discours par cœur.

— Par qui ?

— Pardon ?

— Qui a effectué ce travail ?

Difficile d'imaginer que l'on puisse aimer cet endroit à ce point. Les sentiments qu'elle éprouvait pour Bishop se situaient à l'opposé et n'étaient pas près d'en bouger.

— Jackson Davies. (Gwen hocha la tête avec l'enthousiasme propre à l'adolescence.) C'est le maire. Il a convaincu plusieurs sociétés historiques d'investir. Une sacrée opération.

— Cool.

Monica repoussa ses lunettes sur son front et frotta ses yeux irrités si fort qu'on aurait pu croire qu'elle

souhaitait retirer ses globes oculaires et en finir une fois pour toutes.

— J'aime bien l'émission de votre mère, dit Gwen.

Oh, Seigneur ! Cette conversation allait de mal en pis. Monica voulut dire à sa jeune interlocutrice qu'en plus de l'abrutir avec des inepties, regarder l'émission de télé-réalité de Simone, *Ce que veut Simone*, ne lui attirerait guère sa sympathie.

Ressentant soudain la fatigue des quarante-huit dernières heures, elle soupira profondément.

— Je pourrais... simplement avoir ma clé ?

Le visage de Gwen se décomposa comme si Monica venait d'écraser un lapin sous ses yeux.

Celle-ci remonta la bretelle de son sac à ordinateur sur son épaule. Elle se montrait impolie, elle le savait. Ses verres fumés, son intonation, son mensonge à propos du chien, même le col déchiré de son tee-shirt Sex Pistols paraissaient inconvenants. Cependant elle était à bout de forces et ne se sentait pas capable de gérer une ado en admiration qui voulait parler des frasques de Simone.

*Je suis navrée de ne pas correspondre à tes attentes, songea-t-elle. Je ne peux correspondre aux attentes de chacun vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je suis fatiguée et triste, et je n'ai qu'une envie, c'est d'aller me coucher.*

Gwen piqua un fard monumental et se mit à fouiller tout autour d'elle, rassemblant clés et brochures.

— Je suis désolée, Gwen. Je suis crevée.

— Bien sûr, je comprends carrément. (Elle agita la main devant son visage pour lui signifier que ce n'était pas grave, mais Monica se sentit comme la reine des mégères.) Oh, au fait ! Je crois que ceci est pour vous.

Troublée et rouge comme une pivoine, Gwen lui tendit une feuille de papier à lettres ivoire pliée.

Monica la regarda comme s'il s'agissait d'un serpent.

— Pour moi ?

Gwen hochâ la t#^te, secoua la feuille.

Monica la d#^plia avec soin, comme si un faux mouvement risquait de la faire exploser.

« Bienvenue, disait le message. J'adorerais vous accueillir à Bishop en personne. Une fois que vous aurez pris le temps de vous installer, je vous prie d'accepter mon invitation pour un d#^ner l#^ger chez moi. Sinc#^rement, Jackson Davies. »

*Waouh. Eh ben, #^a alors !*

— Comment ce Jackson savait-il que j'#^tais en ville ? s'enquit-elle.

— Jackson ? (Gwen haussa les #^paules de cette fa#^on ancestrale propre aux adolescents qui exprimait un large panel de sentiments.) Il sait tout. C'est une petite ville.

La faute à ce satané article de *Rolling Stone* ! Elle avait dit au reporter qu'elle se rendait à Bishop pour #^crire sur son p#^re, un musicien de jazz qui n'avait jamais vraiment perc#^, mais qui #^tait pass#^ à la post#^rit#^ gr#^ce à la mani#^re dont il #^tait mort. Jackson avait d#^u le lire.

Peut-#^tre voulait-il l'aider à solliciter des entrevues. Lui fournir les rapports de police.

Ou peut-#^tre son #^diteur avait-il t#^l#^phon#^ pour informer les habitants.

Quoi qu'il en soit, c'#^tait l'encouragement dont elle avait besoin pour se mettre au travail.

« Merci pour l'invitation. J'accepte bien volontiers », griffonna-t-elle en bas de la note avant de la replier et de la confier à Gwen.

— Vous voulez bien la lui faire parvenir ?

Les yeux #^carquill#^s, Gwen hochâ la t#^te.

Monica attrapa la cl#^e et souleva le porte-chien. Dedans, Reba aboya une fois. Un son reconnaissable entre tous. Gwen – que Dieu la b#^nisse – fit mine de n'avoir rien entendu.

— En haut des escaliers, à gauche, indiqua-t-elle à Monica qui lui tourna le dos. (Ce qui n'emp#^cha pas

Gwen de continuer à parler, manifestement incapable de la laisser s'éloigner sans rien dire.) Pourquoi êtes-vous à Bishop ? Parce que... les gens comme vous ne viennent jamais ici.

— J'écris un livre sur le meurtre, répondit-elle dans un soupir.

Les yeux de Gwen s'ouvrirent comme des soucoupes ; l'odeur du scandale, des peines de cœur et du sang flotta dans l'air.

— Quel meurtre ? murmura-t-elle.

— Celui de mon père.



Monica prit l'expression figée par la stupeur de Gwen comme le signal pour s'en aller, se retenant de courir sur le tapis à motif de roses et de lierre, dans l'escalier et jusqu'à l'autre bout de la demeure coloniale si superbement restaurée. Elle ouvrit la porte fermée à clé et se glissa dans la pénombre silencieuse de sa chambre. Les rideaux étaient tirés pour protéger la pièce des rayons brûlants du soleil et le lit, avec son épais matelas et ses couvertures blanches comme neige, l'invitait à s'y allonger.

Reba aboya à nouveau.

— Calmos ! grommela Monica avant d'entrer dans la salle de bains avec le porte-chien.

Elle le posa par terre avec attention, descendit la fermeture Éclair sur le côté et attendit que le canidé à l'allure la plus ridicule au monde en sorte à toute berzingue. Or, la chienne se contenta d'émettre un petit geignement de l'intérieur du sac.

« Elle est pourrie gâtée, lui avait dit Jenna. Caractérielle et exigeante. Vous êtes faites l'une pour l'autre. »

Monica leva les yeux au ciel et s'agenouilla. L'animal se tapit au fond du sac. Ses rubans roses tremblaient, son collier en strass étincelait sous l'éclairage de la salle de bains.

— Viens ici, le chien.

Celui-ci ne bougea pas.

Monica soupira et pria Dieu de lui donner la force. Jenna lui avait confié cette bestiole comme s'il s'était agi de son enfant, et Monica, déjà au plus bas, éreintée tant physiquement qu'émotionnellement par la maladie de son amie et toutes les factures d'hôpital, avait accepté. Elle avait accepté comme si elle avait eu hâte de s'occuper d'une autre créature. Comme si la compagnie d'un chien chinois à crête était ce qu'il manquait à sa vie solitaire.

— J'habite dans des hôtels. Je n'aime pas les chiens. Jenna devait être désespérée, elle ne m'aurait jamais choisie sinon, dit-elle à Reba, appuyant les coudes sur les carreaux immaculés de la salle de bains.

Reba s'approcha doucement. Ses pattes et ses oreilles couvertes de fourrure blanche tremblaient à mesure qu'elle s'avavançait vers la lumière. Elle cilla devant cette pièce inconnue, si peu familière, et porta son regard par-delà Monica comme si elle cherchait sa maîtresse.

— Elle me manque aussi, soupira Monica, se prenant le visage entre les mains.

Elle cligna les paupières pour refouler ses larmes : l'heure n'était plus au deuil. Elle avait du pain sur la planche, un bouquin à écrire et les factures de Jenna à payer.

Elle toucha le ruban rose niché dans la touffe hirsute qui entourait la tête de l'animal dont le corps maigre et tacheté était autrement dépourvu de poils.

— Si tu savais à quel point tu as l'air ridicule, murmura-t-elle.

Comme si elle était offensée, Reba grogna et fit claquer ses mâchoires.

Monica se redressa, passa le bras sous le ventre lisse de Reba (un geste qui lui parut incongru et trop intime et qui la mit fort mal à l'aise) et la souleva pour la regarder au fond de ses petits yeux bruns presque enfouis sous la fourrure laiteuse.

— J'ignore quoi faire de toi.

Reba s'agita et Monica la reposa par terre. Reprenant délicatement appui sur ses pattes, la chienne traversa la salle de bains au pas de course pour regagner la chambre à coucher plongée dans le noir. Elle sauta sur le lit, tourna sur elle-même avant de se rouler en boule sur l'oreiller le plus proche de la fenêtre.

Monica laissa retomber sa tête et se demanda quelles autres bizarreries allaient survenir dans sa vie au cours de cet effroyable voyage dans la contrée des souvenirs.

— C'est mon côté, dit-elle à la chienne, qui n'en eut cure.

Après une sieste de quatre heures, elle envoya plusieurs e-mails pour rassurer son agent et son éditeur. Oui, elle était arrivée sans encombre. Oui, elle allait bien et elle était follement excitée, impatiente même, de s'atteler au travail dès lundi.

Ce qui lui laissait encore quelques jours de répit avant de devoir penser à son père et au meurtre.

« *Meurtre* » est-il le terme adéquat ? Monica n'était pas sûre du jargon dès lors qu'il s'agissait de légitime défense. *Tué ?*

Par la fenêtre, elle vit un oiseau fendre un ciel si bleu qu'elle en eut mal aux yeux.

Elle était venue à Bishop pour raconter la nuit où sa mère avait tué son père en situation de légitime défense.

C'était moins spectaculaire qu'un meurtre, mais c'était beaucoup plus exact.

*Je partirai de là.*

Elle descendit à la réception, tenue à présent par un jeune homme aux cheveux noirs gominés. On voyait une petite marque sur son nez, un trou percé pour un anneau. Les piercings étaient sans nul doute interdits dans ce boulot.

Le garçon l'aperçut et arbora un immense sourire, en proie à une excitation incontrôlable qui le faisait

presque léviter. Certains jours, elle avait l'impression d'être l'idole des ados piercés. L'incarnation de la rébellion adolescente sous toutes ses formes.

*Tu as écrit un foutu bouquin sur le sujet. Tu t'attendais à quoi ?*

À rien de tout ça, en vérité. Rien, dans sa vie, ne s'était déroulé comme elle l'avait escompté, et les deux dernières années avaient été tellement surréalistes qu'elle se reconnaissait à peine et se demandait où était sa place dans ce monde.

— Gwen a dit que vous étiez là, fit-il tandis qu'elle s'avavançait vers le comptoir, situé en dessous du large escalier en colimaçon. Je ne l'ai pas crue.

Monica, revigorée après une sieste et un peu de café, parvint à le gratifier d'un sourire éclatant.

— Me voici.

— Est-ce que je pourrais... (le garçon leva son téléphone)... vous prendre en photo ?

— Voilà le topo, répondit-elle en jetant un coup d'œil au badge du jeune homme, Jay. Imaginons que tu prennes cette photo et que, même si tu ne penses pas à mal, dans ton excitation tu la postes sur ta page Facebook. Ou sur Twitter. Avant que tu aies pu dire « ouf », nous serons assaillis par des connards munis de caméras.

Elle grimaça pour appuyer son propos, mais Jay avait déjà rangé son portable. La plupart des gens avaient simplement besoin qu'on leur explique la théorie des dominos. Ou comment une image pouvait ruiner une vie entière.

— Je suis venue ici...

— Écrire sur le meurtre. (Monica ne le corrigea pas ; cela lui sembla trop d'efforts.) Je sais. Gwen l'a dit. Mon père était à *L'Abreuvoir* cette nuit-là, avec mon oncle et quelques amis. Je parie que vous pourrez lui parler. Je parie que vous pourrez leur parler à tous !

— C'est super, Jay, mentit-elle.

Ça n'avait rien de génial. L'idée l'écoeura. Cependant, elle avait besoin de s'entretenir avec les témoins de cette tragédie. Telle était la réalité. Dans son dernier livre, *La Rebelle*, elle s'était contentée de se confier, de se raconter à cœur ouvert sur la page blanche. Or, cette fois, c'était impossible. Elle n'avait que six ans la nuit des faits. Et ses souvenirs étaient confus, la plupart enfouis volontairement. Elle serait obligée de discuter avec des gens qui se rappelaient l'incident bien mieux qu'elle.

Et elle ne doutait pas une seconde que cette ville adorerait ça. S'il y avait une vérité universelle au monde, c'était que l'humanité raffolait de scandale et de souffrance.

— Et j'en prends bonne note, ajouta-t-elle, mais j'étais descendue pour savoir si j'avais eu des messages. Ou des appels.

— Aucun appel. Mais, tenez.

Jay lui tendit une autre feuille de papier à lettres pliée. Une note. Elle échangeait des notes avec un dénommé Jackson Davies.

Parfois, sa vie lui semblait étrange, même à elle.

« Le dîner aura lieu à 18 heures. Rejoignez-moi pour un cocktail à 17 heures. »

Son adresse était inscrite au bas du message.

« Merci, je vous retrouverai à 17 heures », écrivit-elle, puis elle replia la note et la tendit à Jay. Qui, aussi solennellement que s'il s'agissait du traité de Versailles, la prit et la posa sur le bord du comptoir.

— Je la lui ferai porter, dit Jay, confirmant à Monica qu'elle était tombée dans le terrier du lapin blanc<sup>1</sup> et avait bel et bien remonté le temps.

Elle remercia Jay et regagna sa chambre, se demandant comment elle allait s'habiller.

Et ce qu'elle allait faire du chien.

---

1. Référence au roman *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles*, écrit par Lewis Carroll. (N.d.T.)

Une demi-heure plus tard, on sonna à la porte. La sonnerie retentit dans toute la maison. Jackson dévala l'escalier et traversa le vestibule pour s'inspecter dans le miroir au-dessus du buffet de la salle à manger. Il disciplina ses cheveux et rajusta sa cravate. Le choix n'avait pas été facile, mais il avait finalement opté pour la jaune. Soudain, il regretta de ne pas avoir choisi la bleue.

L'espace d'un instant, se sentant tout chose et ne sachant quoi dire, il souhaita s'éclipser par la porte de derrière. Traverser le jardin pour rejoindre les champs qui s'étendaient par-delà les arbres. Marcher sans s'arrêter. Franchir la frontière de l'Arkansas et gagner le Mississippi. Il changerait de nom. Réécrirait son histoire. Se soûlerait comme un porc, coucherait avec une parfaite inconnue. Déclencherait une bagarre.

Il ne s'était jamais bagarré. N'était-ce pas curieux ? La plupart des hommes s'étaient trouvés mêlés à une rixe avant leurs trente ans. Il passait à côté de tout.

La sonnette carillonna à nouveau.

*Ah oui. La vraie vie. Le dîner et le sauvetage de Bishop.*

Il pénétra dans le vestibule, et, à travers les vitres qui encadraient la porte, il distingua une mince silhouette, vêtue d'une jupe. Une femme. *Intéressant*. Et elle était seule, semblait-il.

Marianne, la domestique, avait préparé beaucoup trop de nourriture.

Il ouvrit la porte.

— Bienvenue...

Les mots moururent sur ses lèvres. C'était une femme magnifique... sublime, même. Elle dégageait une sensualité torride dans sa jupe noire et son chemisier vert cintré par une ceinture rouge qui épousait sa taille et sa somptueuse poitrine. Une véritable invitation aux regards et aux caresses. Jackson était subjugué. Elle parvenait à suggérer un érotisme débridé tout en restant totalement couverte ; un art dans

lequel certaines femmes excellaient. Il adorait cet art, l'approuvait pleinement. Elle portait des escarpins vermillon, à talons hauts avec le bout découvert.

Jackson les approuva également.

Il ne perdit pas son temps à penser à tous les ébats sexuels qu'il ratait, coincé dans cette ville qui attendait de lui qu'il fût une figure paternelle doublée d'un moine. S'égarer à de telles idées anéantirait toute maîtrise qu'il avait de lui-même. Toutefois, contempler cette femme, avec son vernis rose vif sur les orteils, lui fit prendre douloureusement, dramatiquement, conscience de son abstinence forcée.

Elle avait une épaisse chevelure noire, presque bleue dans la nuit, et, sous l'effet de l'humidité, ses boucles ébène chatouillaient son menton et le coin de ses yeux. Il ressentit comme un fourmillement dans les tréfonds de son esprit. L'éveil d'un souvenir. Ces iris violets lui étaient familiers... très familiers.

— Monica Appleby ? (Ses bonnes manières légendaires le désertèrent aussitôt.) Qu'est-ce que vous fichez ici ?

Ses sourcils de jais s'arquèrent jusqu'à toucher quasiment la naissance de ses cheveux et sa bouche s'ouvrit grand, révélant la pointe de ses dents d'albâtre. Il trouva même ses dents érotiques, ce qui prouvait à quel point sa vie sexuelle était consternante.

— C'est vous qui m'avez invitée.

— Vous travaillez pour *America Today* ?

— L'émission de télé ? Non.

— Dans ce cas, que... (Il s'interrompit, comprenant soudain ce qui avait dû se passer.) Il y a eu une confusion entre les notes.

— Si seulement il existait des moyens de communication plus fiables.

Il ne s'offusqua guère de son sarcasme.

— Touché.

Sans raison valable, il se rappela l'unique fois où il avait vu Monica en personne. Trois jours après

l'incident. Jackson, âgé de cinq ans, n'avait pas été capable de mettre des mots sur la sensation désagréable qui avait envahi son estomac quand il avait regardé Simone et Monica, abattues, meurtries et terrifiées, monter dans leur voiture et s'éloigner. Cependant il savait, déjà à l'époque, qu'il s'agissait là d'un moment privé dont il n'aurait jamais dû être témoin. Voilà pourquoi il n'avait jamais regardé cette horrible série de télé-réalité dans laquelle les deux femmes avaient figuré seize années plus tôt. Ni l'émission plus récente de Simone. Et c'était également pour cela qu'il n'avait pas lu le best-seller de Monica, *La Rebelle*, que n'importe qui d'autre sur la planète semblait avoir dévoré l'année passée.

À la regarder à présent, à admirer sa beauté et son calme, il était difficile d'imaginer qu'elle avait été cette fille-là, une gamine perdue et terrorisée. Et encore plus difficile de croire qu'elle se trouvait là, chez lui. Belle et voluptueuse, une carte postale du monde extérieur.

Soudain, la nuit prit une toute nouvelle dimension, et il fut ravi que ce ne soit pas Dean Jennings sur son perron.

— Repartons de zéro, d'accord ? fit-il. Je suis Jackson Davies.

Il lui tendit la main et elle rit, bien que son intonation fût teintée de suspicion.

— Monica Appleby.

Lorsqu'ils se serrèrent la main, Jackson constata qu'il n'avait pas envie de lâcher celle de Monica. Elle était si douce, et sa paume si chaude. Il sentit son sang battre plus fort dans ses veines.

— Enchanté, mademoiselle Appleby. (Il fit un pas de côté.) Peut-être parviendrai-je à mieux vous expliquer la confusion dont nous avons été victimes autour d'un cocktail.

Bizarrement, son invitation l'amena à froncer les sourcils, ce qui déclencha en lui une grosse réaction



en chaîne. Les femmes ne l'observaient pas ainsi. Elles souriaient et roucoulaient. Elles tentaient de l'amadouer avec leurs plats mijotés et leurs projets de mariages printaniers secrets.

— Vous êtes un modèle de politesse, dites-moi, répondit-elle. Y aurait-il, dans le manuel des bonnes manières du Sud, un chapitre consacré aux façons de se comporter avec ses hôtes quand ils ne sont pas ceux qu'on attendait ?

— Je ne l'ai pas feuilleté depuis des années, mais je suppose que oui. (Il sourit.) La politesse vous dérange ?

— En effet. Les gens pensent rarement ce qu'ils disent lorsqu'ils se montrent polis. La plupart du temps, ils pensent même tout l'inverse.

Jackson rit, à la fois charmé et sur le qui-vive, prêt à toute éventualité. Un sentiment enivrant.

— Vous n'avez pas tort.

Elle émit un petit ricanement de mépris et il adora ça. Un son si irrespectueux, si franc. Cela lui plut tellement qu'il agit sur un coup de tête, s'écartant du chemin qu'il avait méticuleusement tracé pour lui-même et pour la ville. Il n'y avait pas de place dans sa vie pour les détours. Son objectif : gagner le concours, faire en sorte que sa sœur entre sans encombre à l'université et se tailler une fois pour toutes de Bishop. Voilà son chemin.

Cependant, quand Monica Appleby sonnait à votre porte, il fallait être idiot pour la congédier.

Il lui tendit le bras, l'invitant à entrer.

— Je vous en prie. Joignez-vous à moi pour le dîner.

Elle mit quelques secondes à répondre. Quels que soient les motifs de son hésitation, ils étaient sérieux, ce qui intrigua Jackson pour des raisons toutes différentes. Les gens lui accordaient leur confiance d'habitude. Monica ne le connaissait pas, et c'était excitant. Voire dangereux.

— D'accord.

Elle entra dans sa demeure qui sentait le renfermé et l'ennui, plombée par une atmosphère de responsabilité et de respectabilité, et y jeta aussitôt un souffle frais.

Alors qu'elle avançait vers lui, il flaira l'odeur de quelque chose de féminin et de compliqué.

Le délicieux arôme des problèmes.

Il ne fallut que quelques secondes aux yeux de Monica pour s'habituer à la décoration mais, une fois que ce fut fait, l'endroit lui parut tout à fait familier. Le *Peabody* était un lieu accueillant mais il péchait par... un excès de mise en scène. Telle une belle femme consciente de son attrait.

La maison de Jackson, en revanche, bien qu'aussi imposante que le *Peabody*, était avant tout très cosy, avec son lot d'objets usés et charmants. Elle lui rappelait, non sur le plan de l'agencement ou de l'espace mais dans les détails et l'énergie qu'elle dégagait, celle de la mère de Jenna dans la banlieue de Nashville où Monica avait passé les deux derniers mois aux côtés de son amie mourante.

Ayant connu une enfance et une adolescence vagabondes, privée de ses racines, Monica avait beaucoup étudié les maisons. Et la différence entre une maison et un chez-soi n'était pas quelque chose de tangible, c'était une sensation. Le sentiment laissé par plusieurs existences vécues ensemble, en tandem ou en opposition, avec tous les drames, les bonheurs et les complications que cela engendrait.

Elle soupira, ses tensions se dissipant quelque peu.

Le vestibule s'ouvrait sur deux pièces. Par la porte à sa gauche, elle entraînerçut un canapé douillet avec plusieurs coussins moelleux et ornés de broderies jetés nonchalamment à leurs extrémités. Sur l'un d'eux on pouvait lire : « La famille, c'est pour toujours ».

*Hmm. Une promesse ou une menace ?*

Dans la pièce de droite trônait une grande table en noyer agrémentée d'un modeste vase de roses incarnadines en son centre. Un chien noir, au museau entouré de blanc, traversa la salle à manger pour les rejoindre dans le hall. Il se frotta contre les jambes de Monica, pour la saluer, puis se dirigea dans le salon où il soupira avant de se laisser tomber sur le parquet devant le canapé. Son collier tinta tandis qu'il s'installait.

— Nous dînerons à l'arrière, l'informa Jackson.

Il avait une voix virile et grave, évoquant un chocolat noir relevé d'une pointe d'épices, une syrah de Californie qui aurait parfaitement vieilli. Monica la ressentit comme une caresse le long de sa colonne vertébrale, sur sa nuque, lui rappelant l'espace d'un court instant que ce monde recelait encore bien des plaisirs.

Absolument tout chez Jackson paraissait fait pour la volupté. Pour l'élégance. Il était élancé, mais bien bâti là où il le fallait. Sa veste en lin semblait cousue sur mesure pour épouser ses épaules et, quand il lui souriait, elle ne pouvait s'empêcher de se rembrunir.

Ce n'était pas seulement son allure séduisante ; elle avait connu un tas de mecs canons au cours de sa vie. Sa mère, après tout, était Simone Appleby. Cette dernière, avant de verser dans la télé-réalité – et c'était sans doute ce qui l'y avait menée – s'était fait connaître en fréquentant des hommes célèbres. Des sportifs, des rockeurs, des acteurs. Seul critère requis : un physique plaisant et des fans en constante augmentation.

Monica avait appris que les apparences agréables constituaient un piège pour les personnes peu méfiantes.

Et elle était devenue plus méfiante que quiconque.

Pour autant, même avec des hommes séduisants, elle arrivait à afficher le sourire qu'ils attendaient d'elle.

Mais pas avec celui-là. Il était déconcertant avec toutes ses contradictions. Ses sourcils ombrageaient ses jolis yeux pâles et lui donnaient un air strict. Ses lèvres – la supérieure sculptée, l'inférieure charnue – étaient

pincées. Ses cheveux blonds s'écartaient en vagues de son visage comme s'ils craignaient de retomber sur son large front.

Il parvenait à être à la fois austère et sublime.

Et la lueur qui pétillait dans ses pupilles était des plus juvéniles.

— Quelque chose vous tracasse ? lui demanda-t-il de cette voix qui lui donnait envie de s'y lover.

— Non. (Elle agita la main, s'efforça de sourire.) Cette maison est charmante.

— Elle appartenait déjà à ma famille avant la guerre de Sécession.

— Oh, dans ce cas, elle doit avoir un nom, n'est-ce pas ? Toutes les belles demeures du Sud en ont un.

Il rougit légèrement, et elle éclata de rire.

— J'ai vu juste ! Allez-y, crachez le morceau !

— Ils... Enfin, on l'a toujours appelée la Grande Demeure.

— Ça manque cruellement d'imagination.

— Je suis d'accord.

Elle lui désigna l'élégant escalier en colimaçon qui partait du rez-de-chaussée et débouchait sur un large palier au premier étage.

— Scarlett O'Hara fera-t-elle une apparition ?

— Il y a des jours où ça ne me surprendrait pas.

— Est-ce que... Vous vivez tout seul ici ? lui demanda-t-elle, s'attendant à moitié à voir une kyrielle de bambins blonds tout de coton vêtus débouler sans crier gare et une épouse blonde aux sourcils naturellement bien dessinés venir s'accrocher au bras de Jackson et l'appeler « chéri ».

Jackson était forcément le chéri d'une femme.

Bien qu'il parût un peu trop jeune pour tout ça. Il faisait moins que trente ans.

— Avec vos parents ? ajouta-t-elle, imaginant un scénario à la Tennessee Williams.

— Non, en fait mes parents sont décédés. Un accident de voiture.

Elle cligna les yeux, stupéfaite que cet homme si raffiné lui eût soudain révélé une information aussi personnelle. Il semblait d'ailleurs partager sa stupeur, comme s'il ignorait d'où avaient surgi ces paroles.

— Je suis désolée.

Il essaya de la rassurer d'un geste de la main.

— Ce n'est rien. Je ne sais pas pourquoi j'en ai parlé. Ça remonte à très loin, maintenant.

Jenna avait cette habitude quand elle mentait pour dissimuler sa douleur : elle arborait un grand sourire comme si tout allait pour le mieux, mais son corps entier se crispait, comme s'il se préparait à recevoir un coup. Jackson faisait pareil. Il mentait avec son visage, racontait la vérité avec son corps. Même si la mort de ses parents remontait à des lustres, il vivait avec elle chaque jour.

*Incredible*, songea-t-elle, *nous avons tant en commun.*

— Désirez-vous boire quelque chose ? Il y a tout ce qu'il faut à l'arrière.

— Avec plaisir, répondit-elle en lui emboîtant le pas.

Ils traversèrent une cuisine aux carreaux blancs équipée d'appareils vétustes et gagnèrent le jardin.

Ce dernier semblait sortir tout droit d'un film ou d'un magazine d'art de vivre. Monica imaginait sans peine le titre de l'article : « Les mille et une manières d'organiser une élégante réception de plein air ».

— C'est splendide, soupira-t-elle.

Les lumières, le linge de table en lin... tout invitait à s'installer et à profiter de la soirée.

— Je suis ravi que ça vous plaise. Un peu de vin ?

Il sortit une bouteille de vin blanc d'un seau rempli de glaçons, mais elle secoua la tête et lui montra la carafe sur laquelle s'étaient formées de fines gouttelettes de condensation.

— De la citronnade, ça sera parfait.

Il sembla quelque peu surpris, mais peu importe.

— Alors, pourquoi *America Today* doit venir ici ? s'enquit-elle en acceptant le verre qu'il lui tendait.

Ses doigts effleurèrent ceux de son hôte tandis qu'il retirait sa main, et une sensation électrique et légèrement douloureuse l'envahit. Une vague de désir, puissante et indéniable. Elle recula d'un pas, enfonçant son talon dans la pelouse.

— À moins que vous n'invitiez régulièrement les équipes d'émissions matinales à dîner ?

Jackson se servit un ballon de vin et elle ne put s'empêcher de le regarder, d'admirer la ligne bien définie de son nez, la délicatesse de ses cils outrageusement longs. Pourquoi les hommes avaient-ils toujours d'aussi beaux cils ?

— *America Today* et Maybream Crackers animent un concours pour les petites villes désindustrialisées. Maybream relocalisera son usine et son siège dans celle qui remportera la compétition. Nous sommes arrivés en demi-finale.

Elle cilla avant d'écarquiller les yeux, une flopée de jurons incrédules voulut franchir ses lèvres mais elle la ravala.

À l'évidence, l'expérience qu'elle avait de cette ville n'était guère la norme. Bishop était le foyer chéri de centaines de personnes. Elle ferait bien de se le rappeler.

— Félicitations.

— Merci. (Il inclina la tête.) Même si, pour l'instant, ça signifie seulement qu'on possède une usine adaptée à leur activité. Le plus dur nous attend cette semaine.

— Vous allez devoir manger leurs cookies ?

Il rit.

— Non. Enfin, je n'espère pas.

— Ils sont infects.

— Tout le monde s'accorde à le dire, en effet.

— Alors, comment se fait-il que j'aie été conviée à leur place ?

— J'avais confié l'invitation à dîner au personnel de l'hôtel en leur demandant de la transmettre au producteur et à l'équipe de tournage, censés arriver dans les

prochains jours. Et étant donné le peu de célébrités qui s'aventurent par chez nous, Gwen a dû penser que vous faisiez partie de l'émission.

— Me qualifier de « célébrité » est un tantinet exagéré.

— Votre livre vous a rendue célèbre. J'ai entendu dire qu'ils envisageaient de réaliser un film...

Une abeille bourdonna autour de son verre et elle la chassa de la main. Elle sentit momentanément les ailes de l'insecte contre ses doigts. Décidément, elle frôlait souvent le danger ces derniers temps.

— Vous savez, on raconte toujours beaucoup de choses...

— N'empêche, à ce que j'ai pu comprendre, c'est un bouquin très populaire.

Elle l'observa d'un œil rusé, ravie qu'il semble ne rien connaître au livre. Il l'évoquait en termes complètement abstraits.

— Pourquoi ai-je l'impression que vous ne l'avez pas lu ?

— C'est donc si évident ?

Il rit, toujours aussi avenant, et elle se demanda ce qu'il faudrait pour qu'il baisse sa garde. À peine cette idée l'eut-elle effleurée qu'elle fut frappée de constater à quel point elle en avait envie. Jackson flirtait avec elle et il n'avait jamais lu son livre. Tous les hommes qui la draguaient dernièrement la regardaient comme s'ils attendaient qu'elle leur sorte le grand jeu – celui qu'elle décrivait dans son autobiographie. Ce qui expliquait sans doute pourquoi elle ne flirtait plus beaucoup.

— Je le crains. Vous ne m'avez posé aucune question sur les rock stars.

— Vous m'avez percé à jour. Je dois être l'une des rares personnes au monde à ne pas avoir lu *La Rebelle*.

— Eh bien, c'est un récit plutôt sordide. Destiné à un public averti.

— Faites-moi confiance, mon ignorance n'atténue en rien votre célébrité.

— Je crains que si, justement.

Cet échange l'amusait follement. Incroyable.

— J'ai lu votre premier livre, en revanche. Sur les groupies.

Le cœur de Monica s'emballa soudain lorsqu'elle se remémora cette époque. Celle où elle avait rencontré Jenna. Son âme sœur aussi ravagée qu'elle. Jenna avait passé toute son adolescence en coulisses, à prendre les mêmes mauvaises décisions que Monica.

— C'était donc vous ! plaisanta-t-elle, refoulant son chagrin.

— J'ai aussi lu votre recueil de poèmes.

Elle gémit, posant sa tête contre sa main, et il sourit de ce sourire mi-juvénile, mi-viril qui manqua la faire défaillir. Puis, ils burent chacun une gorgée de leur verre comme pour rincer la fin de cette conversation.

— Vous êtes très jeune pour être maire, non ?

Il examina son ballon de vin comme si le liquide avait quelque chose à lui apprendre, puis il secoua la tête et prit une longue gorgée.

— Personne ne voulait du boulot, répondit-il. Et vous, vous n'êtes pas un peu jeune pour être une auteure à succès connue dans le monde entier ?

— Je reviens de loin. Dans la mesure où j'étais une fugueuse à seize ans, j'avais une sacrée marge d'amélioration.

Ses talons n'arrêtaient pas de s'enfoncer dans la pelouse, et elle les en délogea, vacillant vers lui sans le vouloir. Jackson la rattrapa par le coude, et à son contact, sa peau nue se réchauffa. Monica l'ado, la gosse à problèmes, serait devenue complètement folle si cet homme séduisant l'avait touchée. Au nom de cette gamine, Monica mémorisa la sensation.

— Cette amélioration n'a pas dû être aisée.



Il la relâcha, un doigt à la fois, et l'intimité de cette conversation, son toucher... c'en fut trop pour elle.

— Eh bien, ça donne de bons livres. (Elle s'écarta, éclatant la petite bulle d'intimité qui les entourait.) Vous vous apprêtiez à recevoir du monde, à ce que je vois. Désolée de ne pas être celle que vous attendiez.

— Je ne le suis pas. Désolé, j'entends.

Les paroles de Jackson troublèrent le cœur de Monica, en modifièrent la mécanique alors qu'elle pensait avoir dépassé tout ça : les rougissements inopinés, les mains moites, les palpitations. Ces choses-là étaient pour une autre femme, une femme d'une autre vie.

Et pourtant, voilà qu'elle était sur le point de glousser comme une greluce.

Jouer les pucelles effarouchées, c'était pour la vieille Monica qu'elle avait passé des années à enterrer, alors elle le regarda droit dans les yeux.

— Seriez-vous en train de flirter avec moi, Jackson Davies ?

— Je pensais que c'était vous qui flirtiez avec moi, répondit-il avec un sourire l'invitant à découvrir d'autres secrets, à pénétrer d'autres mystères.

— Dans ce cas, c'est mutuel.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai cette chance.

*Moi non plus, songea-t-elle. Le seul mec de la planète qui n'a pas lu ce satané bouquin !* Ils se sourirent en silence jusqu'à ce que Jackson cligne les yeux et se détourne légèrement, comme si ce moment avait été un peu trop intense pour lui.

*Qu'est-ce que tu fabriques ?* se demanda-t-elle. *Pourquoi le dragues-tu comme ça ? À quoi ça rime ? Ça ne mènera à rien.*

Et c'était précisément l'attrait de la chose. Flirter en toute sécurité, tomber l'armure, se dévoiler sans trop en montrer. Tout en sachant pertinemment qu'il ne se passerait rien entre eux.

Jackson était bien trop gentleman pour tenter quoi que ce soit sans son feu vert, et elle était bien trop abîmée pour pouvoir le lui donner.

— Je me souviens de vous, dit-il soudain avant de grimacer. Pardon.

Elle hocha la tête, se préparant mentalement à affronter la suite, mais elle parvint à feindre le rire. Une version du « truc » de Jenna, sauf que Monica le maîtrisait mieux.

— Ce jour-là, devant le poste de police ? Presque toute la ville semblait s'être déplacée.

— Je suis navré, insista-t-il, l'étonnant au plus haut point. (Il lui fallut d'ailleurs quelques secondes pour assimiler ses excuses.) Après ce que vous aviez vécu, vous méritiez mieux que cet attroupement massif pour vous regarder partir.

Elle jeta un coup d'œil à sa citronnade et souleva son verre comme pour en boire une gorgée, mais elle constata qu'elle n'en avait pas envie.

— Merci, dit-elle en croisant à nouveau son regard.

— Alors, Monica, reprit-il, changeant poliment de sujet. Combien de temps comptez-vous séjourner dans notre jolie ville ?

— Indéfiniment, répondit-elle.

Il cilla et se redressa comme s'il avait reçu un coup de tisonnier.

— La Rebelle s'installe à Bishop ?

Ces talons s'enfoncèrent une fois de plus dans l'herbe et elle les extirpa furieusement. Ce surnom hérité de l'émission de triste mémoire dans laquelle Simone les avait entraînées pendant deux ans la mettait mal à l'aise. À l'époque, Monica n'était encore qu'une adolescente en crise, prête à s'insurger contre le monde entier. Et si ce sobriquet avait pu être adapté quand elle avait seize ans, à trente ans il lui paraissait inadéquat. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas dansé sur une table, déclenché une bagarre, fumé de la drogue, sauté le mec d'une

autre, ou tous les autres écarts qu'elle avait commis à l'écran et en privé, bien que personne ne semblât s'en soucier.

Intituler le livre *La Rebelle* était une idée de son éditeur, une idée qui avait gravé à jamais dans l'esprit du public l'image de la fille qu'elle avait été.

Elle avait écrit deux ouvrages de non-fiction. Le premier était un essai plutôt merdique sur les groupies. Le second, un best-seller sur la vie d'une gamine rebelle, passée sur les routes et en coulisses, à voyager aux quatre coins du globe tout en parcourant le terrain rocailleux et difficile qui séparait l'adolescence de l'âge adulte, la fille de la femme.

Elle avait écrit de mauvais poèmes, travaillé comme serveuse, couru le monde, et tenu la main de sa meilleure amie pendant que celle-ci se mourait dans la quasi-pauvreté, trop fière pour demander de l'argent avant qu'il ne soit trop tard.

Cependant, personne ne s'intéressait à tout ça.

C'était comme si Monica était figée dans son personnage, une rebelle à jamais.

— Pas vraiment. Je suis ici pour écrire un livre, et je ne suis pas sûre du temps que ça prendra.

— De quoi parle-t-il ?

Il lui coula un regard par-dessus le bord de son verre avant d'en boire une gorgée.

— De la nuit où mon père s'est fait tirer dessus.

Il déglutit et toussa.

— Du meurtre ?

Elle grimaça intérieurement. Ce mot commençait vraiment à lui faire horreur.

— Ouais. J'ai pris un peu de retard et j'approche de ma date butoir, c'est pourquoi je dois mener quelques entretiens cette semaine.

— Des entretiens ? (Vu son intonation, on aurait cru qu'elle avait évoqué des examens rectaux.) Et qui voulez-vous interroger ?

— Certaines des personnes présentes cette nuit-là.

— Ça doit être une plaisanterie, grommela-t-il. Une mauvaise blague ?

Elle rit, s'efforçant maladroitement d'apaiser le désarroi de plus en plus palpable de Jackson.

— Cela vous pose un problème ?

— Un problème ? Que vous, Monica Appleby, vous écriviez un bouquin sur la nuit où votre mère a abattu votre père, ici à Bishop ? Le crime le plus tristement célèbre dans l'histoire de cette ville ? Et que vous teniez à en discuter avec ses habitants sur place ? Cette semaine de surcroît ?

Elle n'apprécia guère sa façon de présenter les faits, la manière dont il avait parlé de sa mère. Cela lui fit le même effet que si on avait traîné un râteau sur un tableau noir, et tous ses organes internes se crispèrent.

— J'ignore pourquoi c'est si important pour vous ni pourquoi vous vous conduisez soudain comme un salaud insensible.

— Oh, Seigneur. (Il posa brusquement son verre et écarquilla les yeux comme s'il venait de penser à une catastrophe plus grave encore.) Est-ce que votre mère va vous rejoindre ?

— Non. Et puis, elle peut bien faire ce qui lui chante, qui ça intéresse ?

— Moi ! Je n'ai qu'une semaine, Monica. Une semaine pour que cette ville remporte ce concours télévisé. Je ne permettrai pas qu'un scandale ou autre coup de théâtre nuise à notre travail.

— Je ne suis pas venue pour causer des problèmes.

— Mais c'est ce que vous faites, non ? N'est-ce pas ce que vous avez toujours fait ?

Elle se raidit et reposa son verre à son tour. Cette plaisante sensibilité qui émanait de lui, l'incroyable douceur qu'elle percevait derrière ces cils, tout cela s'était envolé.

— Je vais retourner au *Peabody*. Merci pour la citronnade.

Elle traversa la pelouse d'un pas assuré, laissant Jackson jurer dans sa barbe. Elle avait regagné la maison lorsqu'il la rattrapa. Quand elle sentit sa main sur son coude, elle tournoya sur elle-même. La vie n'avait pas été tendre avec elle ces derniers mois. Le chagrin et la confusion la dévoraient et elle était fin prête à flanquer une bonne gifle à ce beau gosse rien que pour se sentir mieux.

Il leva les mains.

— Je suis désolé, dit-il.

— Bien.

Elle continua à marcher. Le bruit de ses talons claquant avec violence sur le parquet en chêne massif lui procura un sentiment de satisfaction. Si seulement elle pouvait le cribler de trous !

— Non, Monica, je vous en prie.

Il passa devant elle, lui barrant la sortie. Elle s'arrêta en soupirant.

— Vous êtes sacrément gonflé, Jackson.

— Je regrette de vous avoir dit cela. Je n'aurais jamais dû évoquer la mort de votre père en ces termes. Je vous présente mes plus plates excuses.

— Vous pouvez vous carrer vos excuses où...

— S'il vous plaît.

Il sourit, mais c'était de nouveau ce sourire prudent, crispé. Il recommençait à mentir avec son visage tandis que son corps disait la vérité, et contre toute attente, Monica accepta de l'écouter.

— Je... je me suis investi corps et âme dans cette entreprise et j'accorde beaucoup d'importance aux résultats de l'émission. C'est le cas de toute la ville, comme vous pouvez l'imaginer. L'usine de transformation de gombos a fermé, la crise économique nous a durement touchés et Bishop a besoin de ce concours. Et de le remporter. Et je suis peut-être paranoïaque mais j'ai bossé comme un diable pour veiller à ce que rien ne compromette nos chances.

— Et vous croyez que c'est ce que je vais faire ?

— Je crois... que votre présence... (il la gratifia une fois de plus de ce sourire prudent, comme s'il essayait de détourner son attention de la montagne de bouse qu'il lui envoyait en pleine figure)... et que toutes ces questions sur le meurtre pourraient... constituer une distraction.

— J'ai un livre à écrire. Un délai. Des gens comptent sur moi.

— Des gens comptent sur moi ! (Il secoua la tête, rectifiant ses propos.) Sur l'émission, je veux dire.

Ils se trouvaient dans une impasse. Ils se dévisagèrent un moment.

— Crachez le morceau. Qu'est-ce que vous attendez de moi ? demanda-t-elle.

— Pourriez-vous... partir ? Rien que pour la semaine ?

Elle dut déployer de gros efforts pour ne pas paraître offusquée par cette requête, surtout après le petit jeu de séduction auquel il s'était prêté avec elle. Voilà pourquoi il valait mieux laisser la drague aux jeunes. Elle n'était pas aussi résistante qu'à l'époque, loin de là. Elle prenait tout ça trop à cœur.

— Allez vous faire foutre.

— Je répondais seulement à votre question.

— Eh bien sachez que je ne suis pas près de partir ni de rester cloîtrée dans ma chambre d'hôtel, Jackson.

— On peut parvenir à un compromis.

Elle croisa les bras.

— Bien sûr.

— Et si vous... vous absteniez d'interroger qui que ce soit pendant une semaine ?

— Hors de question.

Il poussa un long soupir.

— Connaissez-vous le sens du mot « compromis » ?

Pendant quelques instants, elle envisagea de ne rien lui concéder du tout. Elle songea même à installer un stand dans son précieux centre-ville pour inviter tout

le monde à lui raconter son histoire préférée sur sa mère et elle.

Peut-être organiserait-elle des reconstitutions.

— Monica, insista-t-il, laissant de côté son charme pour le moment, et elle aperçut brièvement la maîtrise et le sang-froid dont il s'efforçait de faire preuve. (Une telle vulnérabilité lui donna envie de détourner la tête ; elle avait l'impression d'assister à un accident de voiture sur l'autoroute.) Je suis incapable de vous expliquer à quel point il est primordial que rien ne mette en péril ce concours d'*America Today*. Ils examineront nos moindres faits et gestes cette semaine, et cette nuit-là... Je ne veux pas leur montrer cette nuit-là.

Monica avait toujours fait ce qu'elle voulait, quand elle le voulait. L'inverse ne lui était guère familier. À part s'occuper de Jenna, au cours des dernières années, elle n'avait rendu de comptes qu'à sa maison d'édition. Et à ce qui passait pour sa conscience. Elle était aussi pourrie gâtée que Reba. Aussi sa capacité à transiger était-elle plutôt rouillée. Et l'arrangement qu'elle lui proposa teinté d'irascibilité.

— D'accord, parce que je comprends la situation, même si vous êtes un crétin...

— Exact. Tout à fait exact.

— J'interrogerai les gens discrètement.

— Discrètement ?

— Je tâcherai de ne pas attirer l'attention. C'est tout ce que je peux faire.

— Dans ce cas, je suis contraint d'accepter.

Le soleil pénétra par la fenêtre au-dessus de la porte, formant un puits de lumière où flottaient des grains de poussière scintillants et l'odeur âcre du jugement qu'il portait sur elle. Ils se dévisagèrent, sans faux-semblants. Le désir qui avait germé en eux dans le jardin avait suri.

*Je vois en toi, songea-t-elle. Toutes les facettes que tu caches derrière ce sourire. Et tout n'est pas joli, joli.*

— Je vous préférerais quand vous étiez poli, déclara-t-elle.

— Je vous préférerais quand vous flirtiez avec moi.

*Et ça ne risque pas de se reproduire.*

— Au revoir, dit-elle avant de franchir ce puits de lumière étincelant, son jugement, et le seuil de la porte pour gagner le perron.

La Grande Demeure – à l’instar de Jackson – s’avéra une déception. Une de plus.



Le crépuscule tombait sur Bishop, et l'obscurité enveloppait toujours la Grande Demeure quand le soleil disparaissait derrière les chênes. Jackson enfila son tee-shirt et longea les couloirs sombres jusqu'à la chambre de sa sœur.

Il frappa doucement à la porte, et, comme celle-ci n'était pas verrouillée, elle s'ouvrit en grand, révélant une jeune fille assise sur son lit et plongée dans un livre. Gwen, dans son environnement naturel.

Bubba, le vieux molosse, était couché, replié sur lui-même, au bout du lit, même s'il lui avait été répété, ainsi qu'à Gwen, que les chiens n'avaient pas leur place sur un lit.

— Salut, fit-il en s'appuyant contre le jambage, maintenant la bulle de distance entre eux.

*Cette fameuse bulle.*

Quelques mois plus tôt, quand leurs rapports avaient commencé à se détériorer, c'est là qu'il l'avait remarquée pour la première fois. Cette distance tangible entre eux. S'il tournait à gauche, Gwen prenait à droite. S'il entraînait dans une pièce, elle en sortait. Et cela lui avait paru un phénomène nouveau. Toutefois, il se demandait dernièrement, la nuit, conscient du silence qui régnait dans la maison et de sa nature quelque peu maléfique, si elle n'était pas présente depuis plus longtemps.

Si ce n'était pas lui qui l'avait créée des années plus tôt, quand il avait abandonné ses études de droit

pour rentrer à la maison et s'occuper de sa sœur de onze ans après l'accident. Triste et plein d'amertume, il avait agi sans comprendre ce qui leur arrivait et il était possible qu'il ait donné vie à cette bulle. À en juger par ses talents pour la communication et les relations humaines, comme il l'avait démontré récemment avec Monica, il y avait de grandes chances pour que l'existence de cette bulle soit sa faute.

Et à présent, il ignorait comment se conduire.

*Il faut juste qu'elle aille à la fac, songea-t-il. Qu'elle déploie ses ailes.* Et peut-être percevait-elle qu'il avait besoin de déployer les siennes, lui aussi.

Cette pensée – et la culpabilité qui l'accompagnait – lui donna des brûlures d'estomac.

— Gwen ?

Elle leva la tête, ses cheveux blonds comme les blés retombèrent sur un œil. Un œil fardé de noir, charbonneux à souhait.

— Qu'est-ce... Tu as quoi sur le visage ?

Elle baissa à nouveau la tête.

— Rien.

— Ce maquillage. Tu es allée travailler comme ça à l'hôtel ?

Elle soupira profondément, le soupir du jugement. De la condamnation. « Jackson, disait-il, tu es vraiment trop naze. »

*Ouais, songea-t-il, et toi, tu ressembles à une espèce de chouette, barbouillée comme ça.* Mais il s'abstint de tout commentaire. Il n'était pas son père, comme elle aimait tant à le lui rappeler.

« Choisis tes batailles » n'était pas qu'une expression accrocheuse. C'était sa devise. Et ce serait son premier tatouage.

— Tu as prévu de faire quoi, ce soir ? lui demanda-t-il.

— De traîner dehors.

— Avec quelqu'un ou toute seule ?

Il ne lui vint à l'esprit qu'après avoir prononcé ces paroles que celles-ci pouvaient la blesser. Au même

âge, toute sa vie tournait autour de ses potes. Il avait toujours été sociable, alors la solitude de Gwen lui paraissait anormale. Et sa réticence à essayer de se socialiser le préoccupait davantage.

Elle haussa les épaules, et il fit preuve d'un effort surhumain pour ne pas pénétrer dans la pièce, crever cette bulle et secouer sa sœur comme un prunier.

— Tu devrais inviter des amis ici, s'empessa-t-il de lui proposer, rongé par l'inquiétude, comme toujours.

— J'aime bien être seule.

*Exact.* Ce n'était pas normal, ce besoin d'être seule tout le temps, mais, s'il insistait, elle se braquerait davantage et il n'arriverait à rien.

— Je vais à *L'Abreuvoir*, dit-il. Envoie-moi un SMS si tu décides de sortir.

Elle émit un petit grognement en guise de réponse, sans détacher les yeux de son livre, et il attendit encore une seconde qu'elle relève la tête et lui sourie comme elle le faisait jadis. En vain. Il tapota doucement sur la porte avant de s'éloigner. Il avait fait trois pas lorsqu'il s'arrêta et se retourna.

— Tu voudrais qu'on aille au cinéma ?

Voilà qui l'arracha à sa lecture.

— Quoi ?

— On pourrait se faire une toile, manger une glace...

Il haussa les épaules.

— C'est soirée poker, non ?

— Je sais, mais... si tu avais envie qu'on regarde un film...

Elle le dévisagea pendant un moment, et dans ses yeux bleus, si semblables à ceux de leur mère, il vit en sa sœur une parfaite étrangère. Gwen était une enfant précoce. Elle lisait déjà à l'âge de trois ans, résolvait des problèmes d'algèbre compliqués en CM2. Elle avait terminé tout le programme scolaire de seconde, y compris en mathématiques et en biologie, au cours de l'été précédant son année de troisième.

Pendant près d'un an, quand elle en avait douze, elle lui avait fait peur. Ils s'étaient même rendus à Memphis deux fois par mois pour consulter un psychologue. Celui de Jackson lui avait recommandé de faire en sorte que Gwen ne grandisse pas trop vite, qu'elle continue à pratiquer des activités d'enfant.

Alors, entre deux ouvrages classiques et les cours de physique qu'elle suivait en ligne à l'université du Tennessee, il l'emmenait faire du kart et du minigolf tous les week-ends. Il l'emmenait à la pêche et au cinéma. Il invitait des gosses de son âge, faisait son possible pour qu'elle ait des amis.

Il y avait travaillé dur, s'était attelé à la tâche corps et âme, comme il l'avait fait pour ses études de droit. Rendre sa sœur normale était son boulot. Un boulot très prenant.

Ces années-là avaient été les meilleures. Il s'en rendait compte à présent avec un serrement au cœur.

— Non merci, répondit-elle avant de se replonger dans son livre.

Il soupira, légèrement démoralisé, un peu en colère. Toujours décontenancé.

— Dans ce cas, je te dis à tout à l'heure, conclut-il.

Alors qu'il se tournait vers le couloir, Gwen bougea et il aperçut la couverture de l'ouvrage. *La Rebelle*. Sur la photo de l'auteure, les yeux violets de Monica le dévisageaient.

Gwen leva la tête et vit ce qu'il regardait avant qu'il ne puisse prétendre le contraire.

Sans un mot, elle prit le livre dans le lit avec elle, le cachant contre ses genoux comme tant de secrets qu'elle gardait farouchement.

Monica fouilla les innombrables poches du porte-chien rose à la recherche de la laisse de Reba. Elle trouva des paquets de friandises pour chiens. Des élastiques et du brillant à lèvres. Du chewing-gum. Deux

cigarettes. De la poche latérale, elle sortit un rouleau argenté de préservatifs.

— Oh, Jenna, soupira-t-elle avec tendresse, une boule douce-amère dans la gorge.

Elle jeta les préservatifs par terre, mais un morceau de papier blanc voleta jusque dans sa chaussure. Quand elle le ramassa, elle reconnut l'écriture enfantine de Jenna, et c'était si inattendu qu'elle en eut le souffle coupé.

« Monica, disait la note rédigée de la main de son amie, et le chagrin l'envahit si brutalement qu'elle dut s'asseoir au risque de tomber à genoux, ne laisse pas les haineux gagner. Tu es spéciale et tu mérites d'être heureuse. Le temps passe si vite. Cueille le bonheur là où tu le trouves. »

Effondrée, elle resta assise sur le matelas à fixer la note du regard. Les cercles que dessinait Jenna sur les « I » semblaient empreints de profondeur. Un message d'outre-tombe. Concernant sa vie sexuelle.

Qui d'autre que Jenna pouvait s'en soucier ?

Peut-être, d'ici à quelques semaines, parviendrait-elle à en rire, mais le mieux qu'elle pouvait faire pour l'instant était de ne pas éclater en sanglots et de ranger les préservatifs dans le tiroir de la table de chevet. Où ils prendraient la poussière.

S'essuyant les yeux, elle se leva et fouilla dans le porte-chien jusqu'à trouver la petite laisse rose à strass. Puis elle s'avança vers Reba, qui se carapata sous le lit.

— Allez, viens ici, tu ne peux pas vivre éternellement dans cette chambre d'hôtel. En plus, j'ai du travail, grommela-t-elle avant de s'agenouiller pour faire sortir l'animal de sa cachette. On va se promener, Reba, dit-elle en refermant les mains sur son étrange ventre dépourvu de poils. On ne va pas à l'abattoir. On a besoin de se dépenser. De prendre le soleil.

Elle fixa la laisse au collier de Reba, attrapa son sac avec son carnet et son stylo, et se dirigea vers la porte.

Après cette terrible dispute avec Jackson la veille, elle avait regagné sa chambre, et, galvanisée par la colère et sa sieste de quatre heures, elle avait perdu plusieurs heures à regarder des émissions déplorables à la télé avant de finalement piquer du nez à l'aube. Elle avait dormi près de douze heures.

À présent, elle était tout à fait réveillée et avait du pain sur la planche.

« Vous, Monica Appleby, vous écrivez un bouquin sur la nuit où votre mère a abattu votre père ? »

Les paroles de Jackson, son horreur teintée d'incrédulité, lui procuraient toujours de désagréables frissons. Une sensation similaire à celle qu'elle éprouvait quand elle se retenait de tomber, ou évitait de justesse un accident de voiture, ou pensait à Simone.

— Allons visiter la ville, dit-elle en secouant les mains dans l'espoir que le fourmillement disparaisse.

Elle traîna la chienne récalcitrante dans le couloir, ce qui ne fut guère une partie de plaisir, mais, une fois en bas, Reba s'ébroua et traversa le hall d'un pas sautillant à côté de Monica, qui se surprit à sourire, amusée par la démarche fière du petit animal.

Devant le *Peabody*, toutes les fleurs étaient écloses et un parfum doux et frais embaumait l'air. Des abeilles grosses comme des colibris butinaient les buissons luxuriants.

Le soleil dont elle avait prévu de profiter déclinait derrière les immeubles de l'autre côté de la rue, et le ciel à l'est paraissait sombre et meurtri. Elle n'avait aucun souvenir de cette ville où l'avait emmenée sa mère quand elle avait six ans. À l'époque, elles étaient en fuite, et Monica n'avait vu que l'intérieur de l'appartement où avait grandi Simone.

Un appartement au-dessus d'un bar.

*L'Abreuvoir.*

Elle se rappelait les enseignes au néon sur des vitres obscurcies. Certaines étaient cassées.

Elle tourna à droite à l'angle d'une rue résidentielle où les maisons étaient plus petites et plus rapprochées. Des jouets d'enfants et des vélos jonchaient les pelouses, laissés en plan à l'appel du dîner. Dans l'un des jardins, un chien attaché à un parpaing rongait un os et regardait Reba du coin de l'œil.

Hardie, celle-ci accéléra la cadence, remuant les pattes arrière lorsqu'elle passa devant son congénère.

Monica ne mit pas longtemps à trouver l'endroit. Elle bifurqua encore une ou deux fois, puis arriva devant une bâtisse en briques jaunes. Les fenêtres horizontales étaient noires et hautes, remplies d'enseignes lumineuses vantant telle ou telle bière. À l'étage, elle vit les vitres opaques d'un appartement.

*L'Abreuvoir* était la parfaite illustration du pub miteux. Tous les autres rades louches de la terre devaient l'envier. La lettre « O » au néon était grillée, comme elle l'avait sans doute toujours été et le serait toujours.

Monica appréciait un bon vieux tripot de temps en temps, l'honnêteté d'un lieu tout à fait conscient de son identité et du service qu'il fournissait lui plaisait.

Sauf qu'il ne s'agissait pas de n'importe quel tripot. *L'Abreuvoir* représentait son cauchemar.

*J'entretiens une relation karmique perverse avec ce bouge.*

C'était là – ou plus précisément derrière le bar, dans la ruelle humide qui bordait l'escalier menant à l'appartement – que sa mère avait abattu son père.

Monica secoua la tête, rejetant ces souvenirs. Non pas qu'elle en ait beaucoup, mais ils étaient bel et bien présents, à fleur de peau, tels des requins cernant une frêle embarcation. Elle était douée pour renier ces souvenirs. Elle le faisait depuis des années. Elle les refoulait, tâchait de les enfouir sous l'alcool ou des aventures sans lendemain.

*C'est fini, tout ça*, se jura-t-elle. Il semblait que son estomac s'élargissait comme un trou noir pour

engloutir le reste de ses organes. *Tu écris un bouquin sur le sujet, je te rappelle.*

Reba aboya et l'observa à travers la frange blanche qui lui retombait sur les yeux.

— Je sais bien, mais je n'ai pas le choix.

Elle avait accepté l'avance de son éditeur. Ce dernier « avait hâte de lire l'analyse de Monica sur un événement personnel et culturel aussi terrible ».

*Génial.*

Avant de céder aux fantômes du passé et de se persuader de renoncer, elle traversa la rue d'un pas assuré, la pauvre Reba trottant pour garder la cadence, et tira la porte de *L'Abreuvoir*.

Et resta coite de stupeur.

Si l'extérieur n'avait guère changé, l'intérieur fut une révélation. Un bouge restauré. Le comptoir en laiton et en bois rutilait sous le faible éclairage. Tous les robinets – un large éventail de colonnes à tireuses qui formait une espèce de barrière le long du comptoir en acajou – étincelaient. Le revêtement en vinyle vert foncé des tabourets était intact et ne montrait aucun signe de rafistolage au scotch. Les suspensions en cuivre baignaient la salle d'une lumière chaleureuse. Et le tableau noir sur le mur du fond annonçait : « Bientôt : le barbecue de Sean ».

En résumé, l'endroit n'avait plus rien à voir avec la grotte obscure et terrifiante de ses souvenirs. *L'Abreuvoir* nouveau était un lieu charmant, un bar accueillant qui se cachait sous une apparence inquiétante.

Soudain, elle prit conscience du silence qui régnait à l'intérieur et se tourna pour voir une table d'hommes qui l'observaient fixement. Parmi lesquels Jackson Davies.

Ses cheveux blonds accrochaient la lumière et brillaient comme de l'or, son corps élancé était étiré, ses chevilles croisées, et ses yeux pétillants la scrutaient.

Elle se refusait à le reconnaître – elle voulait le détester, en vérité, car il n'était qu'un mufle pétri de



préjugés – mais elle aimait qu’il la dévisage ainsi. Elle avait envie de se pavaner sous son regard de glace, de lui montrer tout ce qu’il ratait parce qu’il était idiot.

Mais elle n’était plus cette fille-là. Elle était une femme, une écrivaine, avec un travail qui l’attendait.

Et cela n’allait pas plaire à Jackson.

Elle se tourna vers le comptoir, le sourire aux lèvres.

Quand Monica entra dans le bar vide, l’atmosphère changea aussitôt. Comme à l’approche d’une tempête, tous les poils sur les bras de Jackson se dressèrent. Il était toujours détendu lors des soirées poker, et ce soir-là plus que d’habitude, car personne d’autre n’était venu. Il était donc seul avec ses amis. Brody lui aussi, faisant une brève escale entre deux boulots de vigile – et l’ambiance était si décontractée qu’il avait déjà bu deux pintes de bière.

*Enfin*, rectifia-t-il en baissant les yeux sur son verre à moitié vide, *deux pintes et demie*.

Tandis qu’il regardait Monica (vêtue de ces leggings noirs que les femmes semblaient porter tout le temps désormais et d’un ample chemisier vert qui tombait sur son épaule, révélant sa clavicule et la délicate courbe de sa nuque), il savait pertinemment qu’il devait lui présenter ses excuses pour son comportement de la veille. Tout comme il savait, au point d’en souffrir, qu’avant qu’il ne gâche tout elle flirtait ouvertement avec lui. Et il s’était prêté à ce petit jeu de séduction sans se faire prier. Si bien qu’une tension sexuelle palpable dont il avait presque oublié l’existence s’était installée entre eux, dans le jardin.

*Je la désire. Et avant que je me conduise comme un abruti, elle me désirait aussi. Ou du moins, elle s’intéressait à moi.*

— Bonjour, les garçons ! lança-t-elle d’une voix sèche et suave à la fois, comme le scotch.

Le rat au bout de sa laisse aboya.

— Qu’est-ce que c’est que ce truc ? demanda Jackson.

— Reba est mon chien guide d'aveugle, répondit Monica. Qui est le maître des lieux ?

— C'est moi.

Sean se leva comme s'il venait de se faire appeler par le proviseur.

— C'est vous qui avez accompli tout ça ?

Elle désigna la salle d'un geste circulaire.

Sean jeta un coup d'œil à Jackson et Brody derrière lui.

— J'ai... euh... On m'a aidé.

*Un peu, ouais !* Jackson et Brody se frappèrent les poings de façon virile.

— Eh bien, vous avez fait du sacré bon boulot !

Son sourire, sans la moindre exagération, évoquait un soleil perçant les nuages.

— Merci, dit Sean en se redressant. Je... On... a trimé dur. (Il se hâta de passer derrière le comptoir, se rappelant son rôle de barman.) Vous êtes Monica Appleby, n'est-ce pas ?

— En effet.

Elle sourit de nouveau, et Sean s'arrêta, comme figé. Jackson savait très bien ce qui arrivait à son vieil ami. Son cerveau luttait pour répertorier toute la beauté de Monica en un seul regard.

Sean se pencha au-dessus du comptoir vers Monica comme si elle était sa copine de toujours.

— J'ai adoré votre bouquin.

— J'en suis ravie.

— Il n'a lu que les passages coquins, précisa Jackson.

— Ne l'écoutez pas. Je l'ai dévoré du début à la fin. Mais il est possible que j'aie lu les passages olé olé plusieurs fois.

— Vous êtes humain, répondit Monica d'un ton badin, mais Jackson savait qu'elle ne cherchait pas à le séduire.

Il l'avait déjà vue flirter ; ses regards en coin, ses joues rosies par l'émotion, la danse fébrile de ses doigts autour de son verre... Des signes qui ne trompaient

pas. Or ce qu'elle faisait à présent était totalement différent. Cela semblait... travaillé. Prudent. Nerveux. Et tandis qu'il l'observait, il se rendit compte à quel point elle était douée pour faire croire à ses interlocuteurs qu'ils se rapprochaient d'elle alors qu'en réalité, elle les maintenait à distance.

Il ressentit comme un fourmillement sur sa nuque. Une prise de conscience.

*Moi aussi, je fais ça.*

Ou peut-être cette soudaine sagacité était-elle due à la bière. Ou peut-être souhaitait-il que ce lien qu'il avait perçu entre eux signifie quelque chose. Signifie qu'il était spécial.

— Que puis-je vous servir à boire ? lui demanda Sean en faisant claquer sa paume contre le comptoir. Je peux vous préparer un Cosmopolitan ou l'un de ces cocktails élaborés. Je dois même avoir des mini-parasols en papier. À moins que vous ne vouliez quelque chose qui fasse plus rock star ?

— De l'eau gazeuse avec une rondelle de citron vert.

Sean acquiesça avec sagesse.

— Ça, c'est hyper rock star.

Monica s'assit sur l'un des tabourets et croisa les jambes. Le petit chien-rat au bout de la laisse se roula en boule dessous. Le chemisier de Monica tomba un peu plus sur son épaule, révélant sa peau bronzée éclatante, le délicat relief de ses muscles.

— Vous êtes venue pour la célèbre soirée poker de *L'Abreuvoir* ? lui demanda Sean, et Monica parcourut des yeux la salle vide. En général, on est plus nombreux, mais Jackson a fait fuir tout le monde en leur rappelant tous les travaux d'entretien qu'ils devaient effectuer.

Sean lança à son ami un regard dégoûté.

— C'est important, Sean, répéta l'intéressé pour la centième fois de la soirée.

— À peine plus que la convivialité au sein d'une communauté, et bien moins que les traditions.

— Je partage l'avis de Sean, dit Monica en pivotant sur elle-même pour lui faire face. (Flirtait-elle encore ou était-elle simplement en colère ? Difficile à dire avec cette lueur dans les yeux, mais, par prudence, Jackson pariait sur la seconde hypothèse.) La convivialité au sein d'une communauté, c'est beaucoup plus important que les travaux d'entretien.

— Par chance, les auteurs de passage n'ont pas voix au chapitre, répliqua Jackson.

— Dommage, fit Monica avec une moue, et Jackson se détourna sur son siège. (Il y avait quelque chose de vraiment obscène dans l'effet que la bouche de Monica produisait sur lui.) Pourquoi de tels travaux ?

— Vous n'êtes pas au courant ? (Sean astiqua son comptoir comme s'il s'agissait d'une Mustang convertible vintage.) Nous allons être sauvés par une émission de télé ! (Il leva les mains au ciel.) Sauvés !

— Calme-toi, Sean, fit Brody.

La voix grave de ce dernier amena Monica à se retourner.

Elle se laissa glisser du tabouret et s'avança vers lui, la main tendue.

— Je suis Monica.

Brody se leva. Il se redressa de toute sa hauteur – un mètre quatre-vingt-quinze, tout de même – et fut contraint de se baisser pour ne pas se cogner contre la lampe suspendue au-dessus de la table. Les parents de Sean, n'arrivant pas à avoir d'enfants, avaient adopté Brody quand il avait six ans, mais trois mois plus tard leur mère était tombée enceinte. Sean était leur bébé miracle. Il avait hérité les gènes irlandais de sa mère, alors que Brody avait du sang philippin et afro-américain. Il avait les cheveux et les yeux noirs, et un côté sauvage sous des airs tranquilles. Il ne sourit pas à Monica, mais cela n'avait rien de personnel. Brody n'était pas d'un naturel souriant. Ça faisait partie de son boulot, songea Jackson. Les gardes du corps ne souriaient pas beaucoup.

— Brody Baxter.

Même sa voix sonnait comme celle d'un dur à cuire.

— J'aime bien l'émission de votre mère, fit Sean, détournant l'attention de Monica de Brody. *Ce que veut Simone.*

— Et je tâcherai de ne pas vous en tenir rigueur, répondit Monica sur le ton de la plaisanterie, même si ses paroles semblaient receler un fond d'amertume.

— J'aimais bien la série dans laquelle vous aviez joué toutes les deux il y a quinze ans. Vous vous rappelez ? lança Sean à la cantonade avant de pousser un sifflement. Vous étiez les Kardashian avant l'heure.

Jackson observait Monica, incapable de la quitter des yeux. Aussi vit-il les petits muscles autour de ses lèvres tressaillir, comme si la simple évocation de cette émission détenait le pouvoir de la blesser.

— Comment ça s'appelait, déjà ? demanda Sean, ne remarquant manifestement pas que le sujet de la conversation n'enchantait guère Monica.

— *Maman très chère*<sup>1</sup>, ironisa cette dernière, pince-sans-rire.

— Non, ce n'était pas ça, répondit Sean, indifférent à son sarcasme. Vous devez bien vous en souvenir, vous étiez dedans !

Jackson se leva et passa derrière le comptoir, mû par le besoin de mettre un terme à cette conversation, tout ça à cause d'un petit tic nerveux.

Sean le laissa faire, se contentant de le fusiller du regard. En rétribution du sang, de la sueur et des larmes qu'il avait versées pour ce bar, Jackson recevait de la bière gratuite. Et il adorait utiliser les tireuses.

---

1. Film de Frank Perry (1981) mettant en scène la vie de Joan Crawford, une légende du cinéma, et de sa fille, Christina. La mère y apparaît cruelle et tourmentée, d'où la plaisanterie de Monica. (*N.d.T.*)

— Alors, qu'est-ce qui vous amène en ville ? s'enquit Sean, déconcentré par les efforts qu'il fournissait pour se rappeler le titre de cette fichue émission de télé-réalité.

— J'écris un livre, répondit-elle.

— Encore plus de sexe, de drogues et de rock'n'roll ? fit Sean en remuant les sourcils.

— Non. Je vais parler du meurtre de mon père.

Le bourdonnement des néons aux fenêtres se fit soudain assourdissant.

— Sérieusement ? (Sean couina presque sous l'effet de la surprise. Il pointa le pouce sur Jackson.) Staline, là, vous autorise à arpenter les rues en interrogeant les gens sur le meurtre de votre père ?

— En tout cas, je le fais. (Elle plongeait la main dans son sac et en sortit son carnet. Son aplomb laissa Jackson bouche bée.) D'ailleurs, j'espérais pouvoir poser quelques questions au vôtre. C'était le propriétaire du bar, n'est-ce pas ?

— Ouais.

— Il est ici ?

*Elle est folle, ou quoi ?* Elle ne pouvait pas entrer dans ce bar, alors qu'il s'y trouvait, et se mettre à cuisiner les clients. *Sûrement pas !* Sean jeta un coup d'œil à Jackson, qui secoua la tête sans éprouver le moindre remords.

Monica le remarqua et sauta du tabouret comme si on lui avait mordu la fesse.

— Jackson n'a rien à voir dans tout ça. Et je n'ai certainement pas besoin de sa permission pour poser à votre père deux ou trois questions sur cette fameuse nuit.

— Certes, mais il vous faut la mienne. (Sean attrapa une serviette et un stylo derrière le comptoir.) Tenez, dit-il. Je lui parlerai demain matin. Appelez-le vers midi, avant qu'il ne commence à regarder le match de base-ball.

Sean fit glisser le papier vers elle.

Monica le remercia tout en pliant la serviette pour la ranger dans son sac.

— Vous ne vous rappelez rien au sujet de l'incident, je suppose ?

— Je n'avais que cinq ans, répondit Sean en se passant une main dans les cheveux.

Bien sûr qu'il avait des souvenirs de cette nuit-là. Comme toute la ville. Comme Jackson. Il y avait eu des cameramen, des enquêteurs dépêchés sur place pour déterminer les causes du décès, des fans de jazz éplorés dans les rues pendant des jours après le drame.

— Mais je me rappelle tous les flics attablés dans la cuisine le lendemain matin. Ma mère paniquée. Et je me souviens que mon père était couvert de sang quand il est rentré à la maison.

Jackson eut un aperçu terrible du déroulement de la semaine si Monica parvenait à déambuler dans Bishop en posant ses questions. Les gens feraient la queue pour lui narrer leurs souvenirs de cette nuit-là. Et il ne pouvait permettre que la ville s'écarte de la vision qu'ils essayaient de créer, de « l'histoire » qu'ils essayaient de raconter, aux antipodes de celle que Monica voulait relater.

Il se racla la gorge et Sean saisit le message.

— C'est... c'est tout ce que je me rappelle. Vraiment.

Il se servit une pression et se dirigea vers la table. Jackson n'avait pas fini d'entendre parler de la retenue dont son ami avait su faire preuve. Ce dernier lui en rebattrait sans doute les oreilles dès le lendemain.

Monica tournoya sur elle-même pour lui faire face, ses yeux lançant des poignards.

— Qu'est-ce qui vous prend, Jackson ?

— Je pourrais vous retourner la question, Monica.

Il se servit une autre bière. C'était probablement une erreur, mais il était d'humeur à en commettre. L'influence de Monica.

— Vous aviez promis d'être discrète, lui rappela-t-il. Se pointer à *L'Abreuvoir* un samedi soir, ça n'a rien de discret.

Une grimace lui tordit les lèvres, ce qu'il prit pour un signe de concession.

— Bien, fit-elle sèchement. Peut-être... que je n'ai pas été très subtile.

— Alors, nous sommes tous les deux désolés.

— N'exagérons rien.

Il sourit, malgré lui.

Elle l'observa, la mine renfrognée, ce qui n'eut aucune incidence sur l'expression de Jackson.

— Vous comptez ordonner à tous vos administrés de garder leurs distances avec moi ?

— Non. Seulement à ceux avec qui vous souhaitez parler en public du meurtre.

— Vous leur avez vraiment demandé de réaliser des travaux de rénovation un samedi soir ?

— Je ne leur ai rien dit du tout. La vérité, c'est que la soirée poker est un échec lamentable. Deux clients sont venus, m'ont jeté un regard, et sont repartis aussi sec.

— Je peux les comprendre.

Elle était douce et piquante à la fois. Irrésistible. Et tandis que l'excitation le gagnait, elle se détendait. Il le voyait à la façon dont ses épaules s'abaissaient, reflétant davantage la réserve que l'indignation.

— Je n'arrive pas à concevoir quel plaisir on peut tirer à écrire un tel livre, déclara-t-il.

Il imagina la croûte qui devait recouvrir une plaie pareille et la douleur qu'entraînerait son arrachage pour exposer à la vue de tous ce qui suppurait dessous. À moins qu'il ne se trompe... Peut-être Monica avait-elle suivi une thérapie et se sentait-elle à présent totalement en paix avec cette histoire.

— Ce n'est pas censé être une partie de plaisir. C'est un boulot, c'est tout.

— Ça vous plaît d'écrire ?

Il lui remplit son verre d'eau gazeuse. Y ajouta une rondelle de citron vert. Peut-être que quand il quitterait la ville, il irait au Mexique, et bosserait sur une plage comme barman. Il avait le coup de main.



— Bien sûr.

Elle rentra le menton tout en faisant glisser ses doigts sur le grain du bois. Ils étaient longs, jolis. Ses ongles étaient nus, mais roses et courts. Les regarder donna à Jackson l'impression de violer son intimité, comme s'il voyait quelque chose d'interdit à travers une fissure dans une porte.

Voilà ce que dégageait Monica. Quelque chose d'illécite et de charnel. De tabou.

— Ça vous plaît d'être maire ?

Il rit, et sa poitrine le brûla.

— Non. Ça ne me plaît pas.

Surpris par sa propre franchise, il but une gorgée de bière pour garder la bouche pleine et s'empêcher de révéler d'autres secrets.

— Alors, pourquoi exercer un tel métier ?

— Il faut bien manger. (C'était très loin de la vérité, mais il s'était déjà montré bien plus honnête qu'il n'en avait eu l'intention.) Pourquoi écrivez-vous un bouquin qui ne vous enchante pas ?

Dès qu'il eut posé cette question, il se remémora qu'une fois, étant gosse, il avait mis Sean au défi de toucher la clôture électrique qui entourait le chemin de fer au sud de la ville. Sean ne l'avait pas fait ; il n'était pas très malin mais pas complètement idiot. Cependant, tous deux étaient restés suffisamment près pour sentir le courant, l'énergie qui émanait des barbelés.

C'était précisément ce que lui évoquait Monica à cet instant : Jackson avait l'impression de s'être trop approché de son mur de barbelés.

— Ça ne vous regarde absolument pas.

— Au contraire, répliqua-t-il.

Il n'avait pas envie de se disputer ; il voulait simplement admirer ses doigts nus, essayer de voir sous son chemisier, mais il n'arrivait pas à refréner cette énergie terrible.

— Il s'agit de ma ville, poursuivit-il, et vous êtes sur le point de sortir tous nos cadavres des placards !

— Pourquoi ne voulez-vous pas que j'écrive ce livre ? lui demanda-t-elle en se penchant vers lui, réduisant à néant l'équilibre qu'il s'efforçait de conserver.

Il but une nouvelle gorgée de bière. Il se sentait comme si ses amis se trouvaient sur la Lune et qu'il était seul avec Monica. Et son langage corporel.

— C'est du passé, répondit-il en s'essuyant la bouche. Nous regardons vers l'avenir.

— Nous ?

— Bishop.

*Moi. Surtout moi. Vers l'avenir plein de promesses.*

— Évidemment, répliqua-t-elle avec ironie. L'émission de télé. Les travaux de rénovation.

Jackson se raidit. Le mépris dont elle faisait preuve nourrissait ses doutes, attisait son inquiétude.

— En quoi c'est mal ?

— C'est très... (elle fit mine de chercher ses mots)... policé. (Elle baissa la voix, se pencha plus près.) Et vous savez ce que je pense de la politesse.

Sa repartie, son irrévérence donnaient envie à Jackson de lui mordre la bouche. Elle lui enflammait les veines, l'obsédait. Il commencerait par cette petite étendue de peau délicate, juste là, sous son oreille. Il voulait prendre sa chair dans sa bouche, sentir sa chaleur et sa douceur. Ensuite, il se dirigerait vers la partie charnue au centre de sa lèvre inférieure, si pulpeuse, si sensuelle. Oh, comme il voulait la sucer !

— Vous pensez que c'est naze, dit-il.

Elle se toucha le bout du nez en souriant.

— Vous savez ce que je trouve naze, moi ? fit-il.

— Non, mais j'ai hâte de l'entendre.

— Écrire un livre sur un homme qui a failli tuer sa femme à mains nues, une femme que de toute évidence vous ne portez pas dans votre cœur, et un passé que vous cherchez à fuir coûte que coûte, quitte à vous mettre en danger.

Telle l'eau s'écoulant lentement dans le siphon, le sourire de Monica disparut. Ses joues roses devinrent

blanches, ses yeux durs comme le diamant. Flairant le changement chez sa maîtresse, Reba, sous le tabouret, commença à grogner. Un chien de garde déplumé orné de strass.

Elle se repoussa contre le comptoir et quitta son siège d'un petit saut.

— Messieurs, je vous souhaite une bonne soirée poker.

Elle jeta un coup d'œil à Sean avant de reporter son attention sur Jackson. Son regard était si implacable qu'il aurait dû lui glacer les sangs. Mais non.

*Voilà ce qui arrive quand tu te privas de sexe. Tu te laisses exciter par une femme que tu ne peux t'empêcher d'offenser. Une femme qui t'exècre.*

L'air frais nocturne s'engouffra par la porte quand elle quitta le bar, et Jackson poussa sa bière loin de lui.

— Qu'est-ce que tu lui as dit pour la faire fuir comme ça ? s'enquit Sean.

— Je lui présenterai mes excuses.

Il passa une main dans ses cheveux, sur ses yeux. Encore. Et encore. C'est tout ce qu'il faisait avec elle. Il la fichait en rogne, puis lui demandait pardon.

— Il est tard, lui fit remarquer Brody en bon boy-scout. Tu vas la laisser rentrer toute seule ?

Jackson leva les yeux au plafond et soupira.

— Non.

Il laissa sa bière à moitié pleine et ses amis et sortit dans la nuit pour rattraper une femme qu'il serait plus sage de laisser tranquille. Elle déteignait sur lui, subvertissait ses règles et le détournait de son plan. Elle le subvertissait, lui ! Révélaient une part de lui-même qu'il ignorait.

Pourtant, lorsqu'il franchit la porte du bar, il souriait.

## 5

Monica voulait faire une sortie dramatique digne de ce nom, mais Reba tint soudain à renifler le moindre centimètre carré de trottoir. À uriner sur le moindre brin d'herbe pour marquer son territoire.

— Non, mais tu te fiches de moi ! grommela Monica.

Elle entendit des bruits de pas derrière elle et tira sur la laisse de Reba. Elle n'avait pas besoin de regarder, elle savait qui c'était. L'effluve de désapprobation et de supériorité qu'elle flairait dans l'air la mettait sur la voie. Tout comme la façon dont ses poils se hérissaient sous l'effet de ce cocktail attraction-répulsion.

— Allez-vous-en, Jackson.

— Il est tard, répondit-il. Vous ne devriez pas marcher seule.

— Foutez-moi la paix.

— Écoutez, je suis désolé.

Les paroles de Jackson dans le bar avaient fait mouche. Il avait mis le doigt sur quelque chose d'affreux, quelque chose de brûlant et de pénible, réduisant à néant le panorama intérieur de Monica, toutes ces caractéristiques qu'elle avait créées et modelées avec soin. Son indifférence, sa force, l'acceptation de son passé, de ses parents... Il avait remué une masse poussiéreuse de doutes et de colère. Et à présent, elle n'était plus qu'une petite chose pétrie de douleur, recroquevillée sur elle-même. Une fois de plus.

Et elle souhaitait lui rendre la pareille.

Elle se tourna violemment vers lui.

— Vous n'arrêtez pas de le répéter, Jackson, mais de quoi êtes-vous désolé, au juste ? De me traiter comme une paria et comme une nana que vous voulez sauter l'instant d'après ?

Son langage le fit tiquer. *Bien, tant mieux.* Car c'était précisément ce qu'elle ressentait quand elle était en proie à son attirance et à son jugement.

— Oui. Pour tout ça. Je vous présente mes excuses pour tout.

Il se tenait sous un lampadaire dont la lueur crue ne lui faisait pas de cadeau, et elle s'en réjouit. *Il a fière allure, le maire ! Ridé et ravagé, et rongé par la culpabilité.*

Mais ce n'était pas suffisant. Elle voulait qu'il saigne.

— Tu te crois spécial parce que tu veux me baiser ? cracha-t-elle, le tutoyant pour lui dire ses quatre vérités. Tu ne l'es pas. Tu n'es pas spécial. Tu n'es qu'un gros naze barbant qui porte des jugements péremptaires sur tout et n'importe quoi.

*OK.* Elle s'arrêta. *Ça suffit. Éloigne-toi maintenant.*

Elle fit demi-tour, tirant sur la laisse de Reba, mais elle entendit Jackson lui emboîter le pas.

— Quoi encore ?

Elle fit volte-face. Ils étaient dans l'ombre à présent, entre deux lampadaires, et il continua de marcher vers elle jusqu'à ce qu'elle puisse le voir distinctement.

— Mettons mes mauvaises manières de côté, c'est seulement moi que tu n'aimes pas ou tu réserves la même attitude à tous les hommes qui veulent te sauter ?

Elle ne lui dirait pas à quand remontait sa dernière relation sexuelle. Ni la dernière fois qu'elle avait remarqué qu'un homme la regardait avec un véritable intérêt. Et elle refusait, purement et simplement, de se rappeler combien il avait été plaisant de flirter avec lui dans son jardin. De flirter vraiment, non pas d'endosser le rôle de la séductrice comme elle le faisait tous les jours,

tendant au public un miroir qui ne reflétait que ce qu'il souhaitait voir.

Avec lui, elle avait été naturelle. Autant qu'elle l'eût jamais été en compagnie d'autres personnes. Et elle avait été terrifiée par la sincérité de ce moment, de l'honnêteté qu'il semblait exiger d'elle.

— Je suis navré de la façon dont je me suis comporté avec toi... (Il reprit son souffle et poursuivit.) Ça fait très longtemps qu'une femme ne m'a pas captivé comme tu le fais. Et ça m'a déstabilisé. Ça m'a rendu... grossier. Et je te prie de m'en excuser.

Elle voulut répondre, mais il leva la main.

— Je sais ce que tu penses de la politesse, mais parfois les excuses font davantage de bien à la personne qui regrette qu'à celle qui les reçoit.

Dieu, elle en connaissait un rayon sur les regrets ! La colère la déserta, la laissant toute secouée.

— Bien. Je te pardonne, mais je pense... Je pense qu'on ferait mieux de s'éviter.

Il rit.

— C'est une petite ville.

— Je sais. Mais... j'ai l'impression qu'on fait ressortir les mauvais côtés l'un de l'autre, et ça n'en vaut vraiment pas la peine. Il ne se passera jamais rien entre nous.

Le bruit de ses pas qui approchaient résonna dans l'obscurité, un caillou roula sur le ciment.

— Je crois qu'il s'est déjà passé quelque chose.

Oh, il paraissait si jeune avec ses répliques, son assurance arrogante. Elle n'avait pas le cœur de lui dire qu'elle était revenue de tout.

— Sais-tu quelle est la plus grande zone érogène chez une femme ? demanda-t-elle.

— La peau, murmura-t-il, et le corps de Monica réagit.

Incroyable ! Son corps, qu'elle considérait comme engourdi, sentit la voix de Jackson pénétrer dans ses os, palpiter dans son ventre.

— Non, le cerveau.

— Dois-je comprendre que je dois séduire ton cerveau ?

— Non, que tu n'as aucune chance.

— Tu aimes le sexe ?

— Oh bon Dieu ! (Elle lui tourna le dos et s'éloigna à pas lourds.) C'est bien un truc de mec, ça ! Partir du principe qu'une fille n'aime pas le sexe parce qu'elle l'a envoyé bouler.

L'enfoiré eut l'audace de sourire tandis qu'il la ratrapait.

— Pas du tout. Je te pose la question, car toutes les femmes qui m'ont dit que je devais les séduire sur un plan cérébral laissaient toujours leur cerveau s'interposer entre nous pendant l'acte.

Elle buta sur le rebord du trottoir.

— Tu es sexologue, maintenant ?

— Loin de là.

Il posa une main sur son bras, elle était chaude et lourde. Réelle. Monica sentit la moindre callosité à la base de ses doigts, le long de son pouce. Le maire était un manuel. S'enflammant à nouveau – sa chair était faible, si faible ! – elle l'imagina torse nu et en sueur, occupé à clouer des trucs ensemble tandis que ses muscles ondoyaient sous sa peau. Une ceinture à outils, un jean taille basse...

*Argh !* Il la tenait !

— Je suis un homme qui n'a pas eu de relations sexuelles depuis deux ans, s'esclaffa-t-il, curieusement à l'aise avec cet aveu alors qu'aucun homme qu'elle avait connu n'oserait livrer une telle confiance, et j'ai passé des nuits interminables, in-ter-mi-nables, à rejouer dans ma tête chaque rapport que j'ai pu avoir. À penser aux femmes que j'ai déçues, à ce que j'aurais fait différemment, aux femmes que j'ai satisfaites et qui m'ont satisfait. (Il pointa le doigt sur sa tête.) Tout est là.

Elle le dévisagea.

— Pourquoi me dis-tu tout ça ?

— Aucune idée. (Il soupira.) Tout ce que je sais, c'est que je n'ai pas ressenti ce que je ressens pour toi depuis des années.

— C'est une simple attirance sexuelle, Jackson. Une question d'atomes crochus.

— Je sais. Et c'est génial !

Il en trépignait presque d'excitation.

Elle rit, parce qu'on aurait dit un gosse et parce qu'une part d'elle-même avait oublié – si tant est qu'elle l'eût jamais su – la joie d'éprouver une telle alchimie, pure et sans artifices. Elle s'était souvent trompée dans sa jeunesse. Elle s'était persuadée qu'elle ressentait une telle alchimie, elle l'avait fabriquée de toutes pièces. Elle avait fait semblant.

Or ce qu'elle ressentait pour Jackson... c'était vrai. Authentique.

— J'aimerais t'embrasser.

— Jackson...

— Dis « non » si tu veux. Mais j'aimerais t'embrasser.

Elle ne dit pas « non » et il avança d'un pas. Elle était toujours silencieuse, alors il s'approcha davantage. La couture de son tee-shirt toucha le chemisier de Monica. Elle n'aurait pas dû être en mesure de le sentir, mais elle le sentit quand même. Elle sentit absolument tout : l'air nocturne, son souffle, l'attention de ses yeux. C'était comme si sa peau avait disparu et qu'elle n'était plus qu'une créature faite de sensations brutes.

Flirter avec Jackson, l'embrasser, cela pouvait devenir problématique. Elle le comprenait. Toutefois, quand une telle occasion se reproduirait-elle ? Quand tomberait-elle à nouveau sur un homme qui n'attendait rien d'elle ? Un homme qu'elle désirait vraiment, même s'il se comportait en parfait imbécile, attitude qu'elle n'avait guère à lui envier.

C'était si rare dans sa vie ces derniers temps. Si rare qu'elle était prête à prendre des risques.